



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

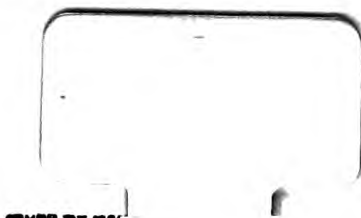


N.C.
922.9

NC.

922.0

Rob. J.





303945737+

NOTICE

Sur la Vie et les Ouvrages

DE

LÉOPOLD ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET
rue Jacob, n. 50.



LÉOPOLD ROBERT

Né à Chaux-de-Fonds le 13 Mai 1794.
Mort à Venise le 20 Mars 1835.

PARIS, chez RITTNER & GOUPIL, Boul. Montmartre, 15.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

LÉOPOLD ROBERT,

PAR

B.-J. DELÉCLUSE,

SCIVIE DE LA

Description des quatre Tableaux de ce peintre :

L'IMPROVISATEUR NAPOLITAIN. —

LA MADONE DE L'ARC. — LES MOISSONNEURS.

— LES PÊCHEURS DE L'ADRIATIQUE.

GRAVÉS

PAR Z. PRÉVOST.

Cette Notice, distribuée gratis aux Souscripteurs des Gravures,
peut être acquise séparément au prix de 8 francs.

PARIS,

RITTNER ET GOUPIL, ÉDITEURS, MARCHANDS D'ESTAMPES,
BOULEVARD MONTMARTRE, 15.

—
1838.

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

9 JUN 1949

NOTICE

Sur la Vie et les Ouvrages

DE

Léopold Robert.



La célébrité d'un artiste pendant sa vie n'est malheureusement pas toujours le gage d'une gloire durable; ordinairement, à compter du dernier jour du défunt, recommence pour ses ouvrages une épreuve périlleuse et fatale.

Trois années seront bientôt écoulées depuis que Léopold Robert a mis fin à ses jours. Durant cet es-

pace de temps le mérite de ses ouvrages, non seulement a résisté aux investigations de la critique, mais il a toujours été plus universellement apprécié et senti par le public connaisseur de l'Europe. Aujourd'hui il n'y a pas de cabinet en Italie, en Allemagne et en Angleterre, où le plus léger ouvrage de Léopold Robert ne soit admis avec orgueil; et enfin au musée de Paris les productions importantes de cet artiste y ont pris un rang élevé dans l'École française, rang que leur a fait assigner tout aussitôt leur comparaison immédiate avec les autres tableaux qui les entourent.

L'incertitude, les craintes que fait naître la destinée d'un talent que l'on aime, d'une gloire que l'on a vue poindre, croître et s'élever, m'ont empêché jusqu'à ce jour de tenter ce que j'entreprends maintenant. Lié d'amitié avec Léopold Robert, ayant toujours suivi avec le plus vif intérêt les modifications et les progrès de son talent, plus qu'un autre j'ai dû redouter pour lui ce terrible et dernier jugement des œuvres après la mort de l'artiste; mais j'ai pensé aussi qu'il était juste de laisser au public le temps de former son jugement, de prononcer son arrêt afin de m'y soumettre, plutôt que de trahir l'amitié après la mort, en élevant trop haut un nom qu'il m'eût été si dur d'entendre rabaisser.

Ce nom est aujourd'hui plus pur et plus brillant encore qu'il y a trois ans. Dégagé de cette atmosphère mondaine à travers laquelle on le répétait, il n'est

plus à présent que celui d'un artiste justement célèbre, de qui l'École française tire un nouvel éclat; je puis donc parler maintenant de la vie et des ouvrages de Léopold Robert.

Toute la partie active de la vie de L. Robert a été consacrée à l'étude de son art, puis à l'exécution de ses nombreux ouvrages. Quant à l'histoire de son âme et de son esprit où résidait particulièrement toute l'activité de son existence intérieure, personne ne serait en état d'en tracer le cours, et j'aurais même renoncé à en indiquer quelques particularités, si un ami rare, donné par le ciel à L. Robert, M. M^{*****}, ne m'en eût pas facilité les moyens en me confiant les lettres qu'il a reçues de cet artiste, et dont la lecture pourra faire prendre une idée des préoccupations et des tourments dont son esprit a été assiégé.

Dans ce qui va suivre, c'est donc L. Robert qui parlera le plus ordinairement; et, autant qu'il me sera possible, je me bornerai à présenter les faits ou à les lier entre eux quand leurs rapports ne seront pas faciles à saisir.

Léopold Robert est né, au mois de janvier 1794, à la Chaux-de-Fonds, village du canton de Neuchâtel. Son père est un vénérable et habile artisan qui existe encore. Sa mère, morte d'une maladie de langueur, en 1828, était, à ce que disent tous ceux qui l'ont connue, une personne aussi remarquable par sa piété que par la délicatesse exquise de ses sentiments.

L. Robert avait deux frères : Alfred, plus jeune d'une année que lui, et qui, à la suite d'un mariage malheureux, s'est donné la mort le 20 mars 1825, dix ans, jour pour jour, avant que Léopold ne se dévouât au même sort. Son second frère Aurèle, le plus jeune des trois, existe, et s'est déjà fait connaître avantageusement par ses ouvrages de peinture ; celui-là, consolation de sa famille, restera, je n'en doute pas, sentinelle inébranlable au poste de la vie. Deux sœurs complètent cette famille; l'une honorablement mariée, l'autre s'étant vouée au célibat pour soigner son père, et toutes deux, comme leurs parents et leurs frères, distinguées par la pureté et l'élévation de leurs sentiments.

En 1810, le jeune Léopold, âgé de seize ans, ayant déjà montré quelques dispositions pour l'art du dessin, fut confié à M. Girardet, frère du graveur de ce nom et graveur lui-même, qui se chargea de le conduire à Paris et de lui enseigner son art. Les progrès de L. Robert furent assez prompts pour qu'il obtînt, en 1814, le second grand prix de gravure en taille douce, dont le premier fut remporté par l'un de nos plus habiles graveurs, M. Forster.

Pendant que Léopold étudiait la gravure, il ne laissa pas cependant de fréquenter l'école de David, où il apprit à peindre avec deux de ses condisciples, MM. Schnetz et Navez, qui plus tard l'environnèrent de leurs soins et l'aidèrent de leurs conseils à son arrivée à Rome.

Après la chute de Napoléon (1815), L. Robert concourut de nouveau pour le grand prix de gravure.

Mais le comté de Neuchâtel ayant été rendu à la Prusse depuis la restauration des Bourbons, L. Robert, considéré dès lors comme étranger et conséquemment rayé du nombre des concurrents, ne put exposer son travail. Il résolut alors de se lancer franchement dans la carrière de la peinture. Dans cette intention il fréquenta assidûment l'atelier de David jusqu'en 1816, époque à laquelle ce peintre célèbre fut condamné à l'exil.

Le jeune Léopold prit la résolution de rentrer dans son pays, et se mit en devoir d'y tirer parti du talent qu'il avait déjà acquis en peinture. Il fit vers ce temps un assez grand nombre de portraits remarquables par la force et la vérité d'expression. Plusieurs d'entre eux frappèrent même tellement M. Roulet Mézerac, de Neuchâtel, que cet amateur éclairé, qui venait de parcourir l'Italie, conseilla au jeune Léopold d'aller étudier son art dans ce pays. Mais il fit plus et mieux encore : n'ignorant pas les sacrifices que la famille du jeune artiste avait déjà faits pour son instruction, et sentant d'ailleurs qu'il y aurait eu de la cruauté à donner à L. Robert un conseil que son défaut de fortune ne lui aurait pas permis de suivre, M. Roulet Mézerac proposa généreusement au jeune peintre de lui avancer l'argent nécessaire pour faire le voyage d'Italie et y étudier son art, sous la seule condition

que l'artiste s'acquitterait envers lui quand son talent serait développé et à mesure que ses économies lui permettraient de diminuer sa dette.

Cette généreuse transaction fut observée de part et d'autre avec une fidélité religieuse. A compter de 1818, M. Roulet Mézerac fit tenir à L. Robert les fonds convenus; et vers 1828, Léopold Robert s'était acquitté envers lui, avait rendu à sa propre famille les avances faites pour son instruction, et était reconnu l'un des meilleurs peintres d'Europe. Jamais protecteur et protégé n'ont été plus dignes l'un de l'autre.

A son arrivée à Rome, en 1818, L. Robert y fut reçu avec la plus bienveillante amitié par MM. Schnetz et Navez, ses condisciples à l'école de David. Pendant deux ans il étudia dans le silence; mais l'originalité de ses ouvrages et l'habileté tout inattendue de son exécution, ne tardèrent à le faire connaître. Déjà ses petits tableaux étaient fort recherchés des amateurs qui fréquentaient Rome, lorsqu'un d'eux lui demanda une composition où il devait représenter *Corinne improvisant au cap Misène*. Il composa et exécuta même l'ensemble de ce tableau, à l'exception toutefois des deux personnages principaux, Corinne et son amant Oswald. Plusieurs fois L. Robert écrivit au propriétaire futur de l'ouvrage pour l'engager à admettre la substitution d'un chanteur napolitain à l'héroïne et au héros du roman de madame de Staël. Il faisait valoir pour raison le peu d'aptitude qu'il se

sentait pour ajuster des vêtements à la mode et qu'il n'avait pas l'habitude de représenter. Mais au fond, la nécessité où il se serait trouvé de peindre un uniforme anglais lui eût rappelé trop désagréablement l'époque où il fut déclaré étranger à la France, pour qu'il se déterminât à peindre Oswald. Il préféra donc renoncer aux avantages qui lui étaient assurés pour satisfaire à son goût, peut-être à sa conscience, et ce tableau devint ce qu'il est : *l'Improvisateur napolitain*, qui parut au Salon en 1824.

Pendant les quatorze années qui se sont écoulées de 1822 à 1835, le nombre des ouvrages qu'a faits L. Robert s'élève au-delà de deux cent cinquante. Mais pour en restreindre la liste, je me bornerai à ne désigner que ceux qui ont été exposés au Salon du Louvre, parmi lesquels se trouvent tous ceux qui ont accru et fixé la célébrité de l'auteur, et en particulier les quatre qui vont être reproduits par le burin de M. Prévost.

An Salon de 1822.

L'Improvisateur napolitain, indiqué au livret sous le titre de *Corinne au cap Misène*, mais non exposé.

Brigands dans les montagnes de Terracina.

Vieille disant la bonne aventure à une jeune fille de Sonino.

Jeune Religieuse recevant la bénédiction d'une Abbesse.

Procession de Religieux dans l'église de Saint-Côme et Saint-Damien.

Au Salon de 1824.

L'IMPROVISATEUR NAPOLITAIN.

Deux Religieuses effrayées du pillage de leur couvent par les Turcs.

Pèlerines se reposant dans la plaine de Rome.

Chevriers des Apennins.

Brigand en prière, avec sa femme.

La mort d'un Brigand.

Au Salon de 1827.

Pèlerins reçus à la porte d'un couvent.

Filles d'Ischia au rendez-vous.

L'Ermite de Saint-Nicolas recevant des fruits d'une jeune fille.

Pèlerine avec son enfant mourant.

LE RETOUR DE LA FÊTE DE LA MADONE DE L'ARC.

Au Salon de 1831.

Une femme napolitaine pleurant sur les débris de son habitation ruinée par un tremblement de terre.

Jeunes filles de Sonino.

Les Piferari à Rome.

Les petits Pêcheurs de grenouilles.

Un jeune Grec aiguisant son poignard (de grandeur naturelle).

Une tête de femme (grandeur naturelle).

L'ARRIVÉE DES MOISSONNEURS DANS LES MARAIS PONTINS.

Enterrement d'un aîné de famille de paysans romains.

Au Salon de 1835.

Deux jeunes filles napolitaines se parant pour la danse.
Deux jeunes Suissesses caressant un chevreau.

Au Salon de 1836.

DÉPART DES PÊCHEURS DE L'ADRIATIQUE POUR LA PÊCHE
DE LONG COURS.

La Mère heureuse.

Le Repos en Égypte (esquisse).

Dans l'intervalle des dix-neuf années, de 1816 à 1835, le hasard mit Léopold Robert particulièrement en rapport avec trois personnes : deux hommes qui eurent une influence salutaire sur le talent et la vie de cet artiste, et une dame, qui, sans doute bien innocemment, devint la cause des chagrins qui ont conduit cet infortuné au tombeau.

J'ai déjà nommé M. Roulet Mézerac, dont la généreuse protection envers L. Robert, jeune encore, devint, en 1816, la cause du développement de son talent. L. Robert ne parlait jamais de cet homme qu'avec l'accent de la plus profonde reconnaissance.

En 1825, après l'exposition du tableau de *l'Improvisateur napolitain*, L. Robert reçut, à Rome, d'un amateur éclairé des arts de Paris, qu'il ne connaissait pas, M. M*****e, une lettre de félicitation sur ses ouvrages exposés l'année précédente, et où on lui té-

moignait le désir de posséder quelques unes de ses productions. Cette lettre exigeait une réponse, qui, suivie bientôt d'autres lettres et d'autres réponses, établit et cimentait en assez peu de temps, entre M. M***** et L. Robert, sans toutefois qu'ils se connussent autrement que par leur correspondance, une de ces amitiés profondes si rares dans notre temps. Entièrement occupé des travaux de son art, Léopold était resté complètement étranger aux moyens de tirer parti de son talent, dont l'importance croissait d'année en année. Alors son nouvel ami, M. M***** , fort de son expérience et de sa supériorité d'âge, l'entoura de tous les soins qu'une amitié, devenue ingénieuse à force de tendresse, peut inventer : placement de tableaux, emploi des fonds, suite dans les affaires, tout fut réglé et mis en ordre par la prudence et l'activité de M. M*****. C'était déjà sans doute un grand témoignage d'amitié donné à Robert, que de le décharger du poids des affaires contentieuses en lui procurant une entière liberté de se livrer à la peinture. Mais l'amitié que M. M***** avait conçue pour lui était d'une nature tout à la fois trop profonde et trop délicate pour qu'il se bornât à ne protéger que les actions de la vie extérieure de son illustre ami.

Doué d'une âme excessivement tendre et aimante et pourvu d'une imagination noble et élevée, L. Robert, quoique son esprit fût tenace et opiniâtre dans ses projets, avait cependant de la faiblesse dans le carac-

tère. Cette disposition assez commune et cause de contrastes si étranges dans la conduite des hommes dont l'intelligence est d'ailleurs le plus fortement trempée; ce défaut ne tarda pas à frapper M. M*****. Aussi lorsque la correspondance épistolaire devint plus active et plus intime entre lui et Léopold, mit-il tout en œuvre pour le combattre.

Hélas! ceux dont l'âme est susceptible d'une amitié véritable ne l'ignorent pas, les défauts des personnes que l'on chérit le plus nous attachent autant à elles que leurs qualités : il semble même que la plupart du temps ce sont leurs défauts qui éveillent et mettent surtout en mouvement toute notre sollicitude pour elles : les espérances et les souhaits que l'on forme pour les voir plus heureuses ou plus sages, font que nous nous les approprions en quelque sorte, comme un médecin, homme de cœur, soigne et épouse le malade désespéré qu'il s'efforce de rendre à la vie.

La mort malheureuse d'Alfred Robert, en 1825, avait profondément affecté Léopold, dont le caractère naturellement porté à la mélancolie était devenu plus triste encore depuis ce terrible événement. A compter de cette époque, tout se présenta à son esprit sous un jour ténébreux; aussi, malgré les succès de l'artiste dans sa carrière, l'homme n'était-il pas heureux dans son for intérieur. C'est cette fatale disposition que M. M***** eut à combattre dès les premiers temps où s'établit leur correspondance intime par lettres,

car ces deux amis ne se rencontrèrent et ne se virent pour la première fois qu'au voyage que L. Robert fit en 1831 à Paris.

Les lettres de M. M^{*****}, comme le répètent souvent Léopold et Aurèle dans les leurs, sont des monuments précieux, empreints de ce que la prudence peut conseiller de meilleur quand elle est échauffée par l'amitié la plus vive et la plus sincère. On ne saurait donc douter que cette bienfaisante correspondance n'ait retardé de plusieurs années la funeste résolution de Léopold. Si la modestie de M. M^{*****} ne me permet pas de justifier ce que j'avance par des citations, la lecture d'une des lettres de L. Robert où il fait allusion aux principales circonstances de sa vie que j'ai indiquées plus haut, et où il s'exprime avec la liberté et toute l'effusion que l'on met dans une correspondance intime, fera juger et de la force de l'amitié de M. M^{*****} et de la confiance que Léopold mettait en son vénérable ami.

Cette lettre de Léopold a été écrite à l'instant le plus critique de sa vie; son talent était formé, sa célébrité était déjà grande, et déjà aussi son cœur était surchargé du poids affreux dont il voulut se défaire en se donnant la mort : son âme tout entière est dans cette lettre.

*A Monsieur M*****.*

Rome, ce 24 juin 1850.

« MON TRÈS CHER MONSIEUR,

» Votre dernière lettre m'a fait une impression bien vive, puisqu'elle m'a fait comprendre que le bonheur peut se trouver. Mais quel homme vous êtes!! quels sentiments! et si vous êtes heureux, qui peut le mériter comme vous?

» Je ne puis assez vous dire combien je jouis chaque fois que j'ai des nouvelles de vous, monsieur. Tout ce qui est renfermé dans vos tant chères lettres, que je conserve si précieusement, me fait du bien; tout! Il n'y a pas pour moi une parole de perdue : vos conseils m'émeuvent, et je les regarde comme parfaitement bons. Ce que vous me dites du mariage, je le pense, et pourtant qui sait si jamais je me sentirai la raison de me régler sur ce que vous m'engagez à faire? Je ne suis pas arrivé à l'âge où je me trouve sans avoir eu le cœur engagé; et même sans avoir eu des espérances de bonheur; elles se sont évanouies par les combinaisons les plus singulières, et je reste avec des regrets! Ils me seraient plus pénibles si je n'étais pas assuré que mon état de célibataire me lie plus étroitement à ma famille que si j'avais une femme, lien que j'ai toujours cherché à entretenir avec les miens par un

motif de reconnaissance. Jamais je n'épouserai une Romaine, ni une femme qui ne soit pas de ma religion, et vos idées à ce sujet me paraissent être de toute justice. Je suis de la religion réformée, et j'aime à croire que je suis religieux, non de cette manière étroite qui a tant fait de mal au monde; mais il me semble que les préceptes de toutes les croyances peuvent concourir au bonheur de l'homme, parce que tous tendent à amortir les passions qui rendent quelquefois bien malheureux si elles n'ont pas d'autre frein, ou si on a un sentiment inné de justice pour ses semblables. Un homme égoïste peut se livrer peut-être à tous ses penchants sans en souffrir. Ne s'occupant que de lui, il n'éprouve aucune peine s'il est de quelque chose dans le malheur des autres. C'est de cette manière que je m'explique le calme et même le contentement que j'aperçois dans tant de personnes, qui, à ce qu'il me semble, ne devraient pas en éprouver.

» Chacun voit le monde à sa manière; chacun y a ses goûts, ses plaisirs; l'un jouit du présent, l'autre pense à l'avenir, et en prenant des routes bien différentes, tous visent cependant au même but : celui de passer l'existence avec le plus de plaisirs et le moins de peines, physiquement et moralement parlant. Qui a raison? Qui pense le mieux? Il y a long-temps que l'on ne peut s'accorder sur ce point.

» Mais j'arrive à ce que je veux vous dire, monsieur; je viens vous exposer ma vie, et vous jugerez si je

pouvais chercher un autre bonheur que celui qui, jusqu'à présent, m'a fait agir. Je ne parle pas d'une circonstance qui aurait pu me faire dévier, parce que les illusions d'un bonheur le plus incroyable avaient bouleversé ma tête..... Mais c'est une histoire tout entière que je n'entreprends pas de raconter ici!

» Sans avoir reçu une éducation soignée, ma famille, dont la fortune était bien peu considérable, a cependant fait tout ce qu'elle a pu pour que je reçusse quelque instruction, d'autant plus que je paraissais le désirer. Je dois ajouter que si j'avais été sur un autre théâtre que celui d'un village dans les montagnes du Jura, peut-être aurais-je plus profité que je n'ai fait; mais si à cet égard j'ai beaucoup à désirer, j'ai eu le bien inappréciable d'avoir l'exemple des vertus les plus rares dans ma famille, de la délicatesse de sentiment la plus exquise et la plus naturelle en ma mère.

» Arrivé à un âge où l'on a dû penser à me donner un état, je suis entré dans le commerce; mais cette carrière n'était pas faite pour moi. Après plusieurs dégoûts, après avoir passé quelque temps éloigné de ma famille, j'y suis rentré pour m'occuper à dessiner d'après quelques mauvaises gravures que je copiais avec une précision qui faisait dire que j'avais du talent et me le faisait croire. Une circonstance particulière détermina mes parents à m'envoyer à Paris, pensant qu'un séjour de quelques années dans cette capitale serait suffisant pour me donner un état

qui me rendit indépendant. Alors mon père se prépara à faire les dépenses nécessaires pour m'entretenir. Hélas! j'ignorais bien complètement alors qu'il fallût un temps très long avant que, dans les arts, on pût vivre d'une manière tant soit peu sûre.

» Mais il faut que je dise un mot de la circonstance qui me fit partir. Mes parents, qui ont tant veillé sur leurs enfants pour qu'ils ne souffrissent pas d'un trop grand isolement, ne s'en séparaient que quand ils étaient sûrs de les laisser sous la direction ou avec les conseils de personnes sages. C'est ce qu'ils firent pour moi. Je ne sais si le nom des frères Girardet vous est connu parmi ceux des artistes. L'un s'est assez distingué dans la gravure en taille-douce. Ce n'est pas de celui-là dont je veux parler, mais de l'autre, graveur aussi, qui, à l'époque dont je parle, était arrivé de Paris pour épouser la fille d'un ministre protestant d'un village voisin de la Chaux-de-Fonds où ma famille est encore, et retourner avec sa femme à la capitale. On me le donna comme maître et directeur; et c'est chez lui que je passai les premières années de mon séjour à Paris. Je me trouvai engagé à suivre la même branche, et je devins graveur un peu malgré moi, surtout lorsque j'eus fait la différence de la gravure avec la peinture. Mon maître, que j'ai toujours reconnu pour un parfait honnête homme, n'avait cependant pas à mes yeux un talent qui me donnât l'espoir d'en acquérir moi-même, et c'est ce

qui m'engagea, tout en restant chez lui, à entrer dans l'atelier d'un maître pour apprendre à dessiner. Je choisis celui de David et je m'en félicite maintenant. J'étais bien jeune, et cette raison, probablement jointe à quelques dispositions, me firent remarquer du restaurateur de l'école.

» Pendant ce temps mes parents, qui avaient d'autres enfants que l'on ne devait pas sacrifier pour moi, étaient inquiets sur le résultat de mes études. Ma mère fit un voyage à Paris pour s'assurer des espérances que l'on pouvait fonder sur mes études. Elle vit M. David qui lui en donna de favorables, et elle me quitta avec l'idée qu'elle et mon père pouvaient continuer leurs efforts pour me procurer une réussite. J'avais pour but la pension à Rome. A un premier concours, 1814, j'obtins un second prix, et un an après, 1815, me figurant que le premier devait suivre, je me présentai au nouveau concours. Les circonstances politiques firent évanouir mes espérances comme vous savez, et le cœur navré, je me retrouvai dans ma famille après lui avoir occasionné des dépenses trop considérables pour ses moyens. Cependant j'en fus reçu avec les démonstrations du plus grand attachement, non seulement par mon père et ma mère, mais encore par mes frères et mes sœurs. Il est vrai que si j'avais eu à me plaindre du sort, on ne pouvait m'en faire de reproches, m'étant toujours conduit de manière à conserver, avec l'amour de ma famille, l'estime géné-

rale. Mais la reconnaissance que j'ai ressentie pour ces marques particulières d'affection a été de beaucoup dans ma vie! je n'ai plus consulté que ce souvenir, et il a été le grand moteur de mes actions, car les sacrifices que j'ai occasionnés ont été, je ne peux me le cacher, pour beaucoup dans les événements qui ont entraîné bien des malheurs dans ma famille quelques années après : c'est en gémissant que je le reconnais.

» M. David m'avait engagé à peindre quelquefois dans son atelier. J'ai eu lieu de me féliciter de ce conseil qui fut cause que je pus m'occuper d'une manière assez lucrative pendant le temps que je passai en Suisse. A Neufchâtel, je fis quelques bonnes connaissances, parmi lesquelles se trouva un amateur des arts, M. de Rouillet, venant de faire un séjour de plusieurs années en Italie avec sa famille. Ne voyant que Rome pour un artiste, M. de Rouillet m'engagea à faire ce voyage en me disant qu'en peu d'années je pourrais me classer parmi les peintres qui vivent honorablement.

» Mais pour réaliser ce projet, il fallait encore des dépenses, et j'aurais préféré devenir paysan plutôt que d'engager ma famille à en faire de nouvelles. M. de Rouillet fut instruit de ma position et me fit une proposition très désintéressée. Il s'engagea à me fournir les moyens d'étudier et de travailler pendant trois ans, et se contenta que je lui rendisse ses avances quand je le pourrais. Vous pensez bien que j'acceptai

avec reconnaissance , et je partis pour Rome avec l'idée d'y vaincre ou d'y mourir.

» J'eus le bonheur d'y trouver des amis en grand nombre, et plusieurs dont le talent et les conseils me firent abandonner la gravure pour la peinture. Ma constitution a dû être bien forte pour résister au travail le plus assidu, je dirai même le plus imprudent, ainsi qu'aux peines et aux chagrins qui suivirent des nouvelles funestes de ma famille. Enfin, grâce en soit rendue au grand ordonnateur, après bien des soucis sur ma réussite, je commençai à espérer, et à la fin de la troisième année j'avais au moins une douzaine de tableaux terminés, dont les artistes de Rome faisaient l'éloge, et qui plaisaient par leur originalité.

» J'avais obtenu du gouverneur de Rome une permission pour avoir un local propre à travailler dans un endroit où l'on avait rassemblé plus de deux cents montagnards, hommes, femmes et enfants, tous parents des brigands répandus dans les montagnes et qui portaient des costumes que l'on n'avait pas vus jusqu'ici. J'y passai plusieurs mois, et, après y avoir fait plusieurs tableaux, j'achetai tous les habits pour pouvoir faire de nouveaux ouvrages chez moi.

» Je n'ai jamais eu de savoir-faire pour me présenter aux amateurs qui viennent en grand nombre à Rome, et ma timidité était si grande alors qu'elle me fit beaucoup de tort. Cependant un artiste m'amena un jour M. le colonel de La Marre qui habitait

Rome. Mes tableaux lui plurent, il conduisit ses amis chez moi, et le succès le plus singulier suivit. Il était temps qu'il arrivât, car j'avais déjà été obligé d'engager M. de Roulet à continuer encore de m'aider quelque temps pour me faire passer l'hiver. C'est à compter de cette époque que la fortune m'a regardé d'un œil favorable. Enfin, après quelques mois, je me trouvai dans la position d'engager mes parents à m'envoyer mon jeune frère Aurèle, qui déjà était occupé dans une petite branche d'horlogerie; mais voyant qu'en la suivant il aurait toujours une existence peu aisée, et me rappelant d'ailleurs qu'il avait montré des dispositions pour le dessin, je lui peignis favorablement les avantages d'un changement d'état. D'ailleurs, voyant ma nouvelle fortune, il fut naturellement entraîné à venir.

» J'avais contracté une dette considérable avec ma famille, et une autre avec M. de Roulet. Je n'eus pas de repos avant qu'elles ne fussent entièrement acquittées. C'est pour cette raison que je fis une grande quantité de petits tableaux qui m'en facilitèrent les moyens, plutôt que d'autres où j'aurais peut-être acquis davantage. J'avais un autre souci, l'incertitude de savoir si mon frère réussirait, craignant de l'engager tout de suite dans le grand genre, qui ne peut offrir de ressources que quand on a un talent tout-à-fait distingué. J'eus alors l'idée de lui faire commencer le recueil des dessins d'après mes tableaux, ce qui l'inté-

ressa, pensant que l'entreprise de les graver pouvait être avantageuse à tous deux. Mais, tout en s'occupant de ce travail, il ne perdait pas de vue la peinture. Il poursuivait les études nécessaires pour se mettre en état de faire des tableaux. Les premiers qu'il acheva furent des *intérieurs*. Il me semble que cette marche est bonne. Au moins quand on fait ce genre d'après nature, on a sous les yeux tout ce qui est indispensable; et couleur, effets, lignes, on n'a plus qu'à copier ce que l'on voit. Il en résulte, selon mon sentiment, qu'un jeune artiste travaille de cette manière avec plus de plaisir, et qu'il réussit mieux que s'il se met tout de suite en face de son imagination qui ne peut être rendue, parce qu'il manque des moyens nécessaires pour le faire. Enfin je n'ai qu'à me féliciter au sujet d'Aurèle, car le voilà lancé. Il ne lui manque plus qu'une chose, c'est d'être lui. Pour cela, je crois qu'un voyage de quelque temps qui l'éloignerait de moi qui l'influence trop, lui ferait du bien.

» Mais je reprends mon discours : ce ne fut que plusieurs années après l'arrivée de mon frère que je pus m'acquitter entièrement. Je me trouvais sans aucune avance par-devers moi, je ne pouvais donc raisonnablement pas penser à me marier; d'autant moins qu'à cet égard j'ai des idées positives, et que j'ai toujours craint de mettre une femme et des enfants dans une position peu aisée. Jamais non plus je n'ai eu l'idée de prendre une femme par des motifs inté-

ressés. Ces raisons vous expliqueront peut-être, cher monsieur, la cause de mon état présent. Ne pensez pas, je vous prie, qu'il dénote de ma part de l'aridité de cœur, et que je sois semblable à tant d'hommes qui craignent le mariage parce qu'ils l'envisagent comme un lien qui peut les empêcher de se livrer à une vie libre et peu réglée. J'aime trop l'ordre et la tranquillité pour cela, et j'ai toujours envisagé une union assortie comme le bonheur le plus complet que l'on puisse éprouver. Si je ressens quelque peine de ne l'avoir pas, je dois dire que j'ai eu des dédommagements, tels que le contentement d'avoir toujours d'heureuses nouvelles à apprendre à ma famille dont chacun de ses membres jouissait véritablement; ce contentement a fait jusqu'à cette heure mes plus chères délices.

» Ma pauvre mère, qui aimait tant ses enfants, m'a procuré le bonheur de la posséder quelque temps à Rome. Si je ne l'avais pas vue alors, combien sa perte n'eût-elle pas été plus douloureuse pour moi!

» La peinture m'occupe en ce moment d'une manière exclusive; il me semble que je me sens intérieurement un talent que je voudrais mettre au jour, ce qui me préoccupe et me fait envisager l'avenir avec assez de tranquillité. Si quelques récompenses ou même des honneurs m'arrivaient, je les recevrais certainement avec plaisir; mais je puis dire que je ne me tourmente pas pour en obtenir : une vie douce et contemplative

me paraît préférable aux agitations d'un cœur ambitieux ; et ce qui me fait plaisir, c'est que plus je vais et plus je sens que ce calme, accompagné d'abord d'ennui, de tristesse et de mécontentement, me devient actuellement agréable. Mais pardon, cher monsieur, excusez-moi de vous parler toujours de ce qui me touche ; je me suis laissé entraîner. Je voulais d'abord vous dire brièvement pourquoi je n'ai pas encore fait choix d'une femme : pour vous l'expliquer il fallait, ce me semble, vous donner toutes mes raisons ; j'ai donc pensé à vous raconter ma vie, qui, à la vérité, est bien insignifiante, et qui ne peut avoir d'intérêt que pour les personnes qui me portent de l'affection, encore doivent-elles être douées d'une bonne dose de patience, car j'ai outrepassé la mesure d'une lettre raisonnable. »

L'étendue de cette lettre, à peu près égale à celle de toutes les autres qu'il a écrites en si grand nombre à M. M*****, depuis 1825 jusqu'à la dernière, datée du 15 mars 1831, est un trait caractéristique de la disposition de l'esprit de L. Robert. Cet homme, cet artiste, qui, dans l'espace de quinze années, a formé son talent et achevé plus de deux cents ouvrages parmi lesquels il s'en trouve six ou sept aussi importants par leur mérite que par l'étendue de leurs compositions, L. Robert a encore trouvé le temps, malgré des chagrins profonds, d'entretenir pendant les dix années les plus laborieuses de sa vie d'artiste,

une correspondance qui remplirait certainement trois volumes in-8°. C'est là, si jamais on imprime ce précieux recueil, que l'on pourra apprendre à connaître L. Robert tout entier, où l'on suivra toutes les phases de la maladie de son âme, les vicissitudes du développement de son intelligence et de son talent; ses opinions sur les hommes de son temps, sur les travers de son siècle et sur le but de son art; que l'on en juge par les extraits qui suivent, tirés du recueil de ces lettres.

Le 7 octobre 1832, Léopold écrivait de Venise, pendant qu'il s'occupait d'arrêter définitivement sa composition des *Pêcheurs* sur la toile :

« Je vous dirai que je suis bien aise de me rencontrer avec Ingres pour mes idées sur la nature et Raphaël. Je répondrai aussi à votre idée, que les chefs-d'œuvre de l'art ont un degré de perfection, ou plutôt un ensemble de beau que l'on ne trouve pas dans la nature. Je conviens qu'on peut le trouver, mais je crois malgré cela que la nature inspirera bien plutôt un véritable homme de génie que toutes les représentations qu'on en a faites, parce qu'avec son imagination l'artiste n'a pas besoin de l'ouvrage des autres pour se diriger, et que la nature lui offrira toujours des matériaux sûrs; ensuite chacun voit la nature bien différemment. Il y en a qui trouvent des beautés sublimes là où d'autres n'aperçoivent rien.

» J'ai été enchanté de me rapprocher de vous, à propos de ce que vous me dites du Poussin : les ouvrages de cet homme sont toujours mon admiration, à cause de la pensée profonde et toujours élevée qui s'y trouve. Tout ce qu'il a fait prouve tant de fonds, un sentiment si réfléchi, que l'on ne peut voir certains de ses tableaux sans s'arrêter long-temps pour les considérer. C'est lui et Michel-Ange qui me remuent le plus : le premier par le fond de philosophie si bien écrit, le second par une imagination si gigantesque et si originale.»

Le 30 novembre 1832, étant toujours à Venise, il disait à son ami :

« J'attends mon cher Aurèle, qui, je l'espère, m'apportera un sort moins malheureux, car le mien est vraiment malheureux depuis long-temps. J'aimerais à vous cacher tout ce qui peut vous faire de la peine; mais tout ce qui m'arrive est de nature à ce que vous en soyez instruit, pour que vous vous expliquiez pourquoi mon tableau (*les Pécheurs*) n'avance pas. Après mon vilain accident (une chute qui l'empêcha de travailler), je me suis remis au travail avec courage, ce qui a duré pendant une dizaine de jours; puis après, des maux de tête, des insomnies, des dégoûts, des frissons, m'ont forcé de garder le lit plusieurs jours. Mais une crise forte et salutaire m'a remis, quoique le mauvais

temps m'ait condamné à sept jours de réclusion....
Combien vos si chères lettres me font de bien ! Combien je bénis au fond du cœur votre incomparable amitié, qui rend mes peines moins vives ! sans elles je ne sais si le découragement ne se serait pas emparé de moi. Depuis mon arrivée tant de choses m'ont agité ! elles se sont succédé comme pour mettre ma constance à l'épreuve : heureusement que je m'en trouve encore, et malgré tous les soucis et les contrariétés que j'ai éprouvés au sujet de mon travail, et malgré des peines d'un autre genre non moins fâcheuses, je conserve assez de fermeté.... Chacun doit avoir ses tribulations ; enfin, *patience !* c'est mon dernier mot. Vous voyez que mon imagination n'augmente pas mon mal. Si j'envisageais l'existence comme un grand bien, j'aurais probablement l'esprit plus affecté ; mais il n'en est pas ainsi, et je trouve le sort de ceux qui reposent assez heureux, surtout quand leur vie a été bonne. Dieu me préserve de désirer la mort ! j'ai encore le sentiment de tous les biens qu'il m'a accordés. Toutes les personnes qui me voient sont étonnées de ce que je conserve tant de gaieté, croyant que la vie que je mène devrait me l'ôter. Généralement on craint tant la solitude ! elle paraît comme un monstre dans la vie ! ici elle ne me pèse nullement, n'ayant personne que j'intéresse assez et qui m'intéresse assez pour m'engager à changer mon genre de vie. On s'étonne de ce que je ne vais jamais au théâtre ni dans le monde ! Ce sont

des plaisirs que je n'ai plus : c'est vous dire que je suis assez calme.

» Il y a dans ce moment, à Venise, plusieurs artistes étrangers venus pour étudier l'école vénitienne. Je suis toujours étonné de la singulière direction que l'on adopte pour devenir peintre. Elle me semble absurde, car je ne puis me figurer qu'un homme qui a quelque chose dans la tête passe des années à copier; qu'il s'occupe si peu de la nature et tant de ses imitations.

» J'ai été obligé de cesser de vous écrire, par la visite d'un professeur de l'Académie d'ici. Naturellement, nous avons beaucoup causé sur la peinture, mais nous ne nous entendions pas parfaitement; car il me parlait toujours *grands-maitres*, et moi toujours de la *nature*. Cela m'amène naturellement à répondre sur quelques points de vos lettres précédentes : oui, j'accorde que Raphaël a fait un nombre prodigieux d'ouvrages admirables; mais Raphaël est Raphaël! Il a été, de tous les artistes, le plus heureusement doué, si l'on en excepte Michel-Ange, qui, à mon idée, est supérieur encore.

» Raphaël improvisait ses tableaux; de plus, il a eu le bonheur de venir dans un siècle où les arts étaient en grand honneur. Cependant je crois fermement qu'il n'a pas mis la main à beaucoup de tableaux que l'on regarde comme étant de lui : toutes les madones qui sont si semblables, il n'est pas croyable que sa belle

et si riche imagination lui ait permis de les exécuter ainsi. Si je ne me trompe dans cette dernière conjecture, Michel-Ange, alors, me paraît lui être supérieur et bien plus homme de génie, puisqu'il ne s'est pas astreint aux caprices de ceux qui lui commandaient des tableaux, et qui faisaient faire aux peintres des anachronismes ridicules. Raphaël s'en tire admirablement bien, mais je préférerais qu'il eût exécuté quelques autres compositions comme celles des *Stanze*, plutôt que de représenter des prêtres et des religieux avec notre Seigneur et la Vierge. (Ceci se rapporte à la dispute du Saint-Sacrement.)

» Vous comparez Ingres à Raphaël? Il me semble que l'on pourrait plutôt le comparer à Léonard de Vinci, qui n'a jamais voulu se faire aider, et qui, par cette raison, a produit si peu d'ouvrages, quoiqu'il soit mort très vieux. »

Après s'être élevé contre l'amour de l'argent, et surtout contre l'usage lucratif de tenir atelier, il ajoute :

« Je ne puis concevoir qu'un véritable peintre ouvre un atelier d'élèves, à qui on fait faire chaque semaine, depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 31 décembre, une figure nue, tournée, retournée et contournée; je veux dire enfin qu'au fond le maître n'approuve pas ce travail, mais qu'il ne le fait faire que *par intérêt*

d'argent. C'est d'ailleurs un mode faux d'enseignement que n'ont pas connu les anciens : en voulant par ce moyen enseigner la science du dessin, on lie l'imagination. Quant à moi, je sais que lorsque j'étudiais à Paris, je pouvais dessiner d'idée une figure sous toutes les faces et la disséquer jusqu'aux os, en nommant tous les muscles et disant leur office, leur origine et leur insertion. Mais à présent cela me serait impossible, je vous assure, et cependant je me sens bien autrement capable de mieux composer une figure, de la faire mieux agir et marcher, et de l'exécuter avec plus de justesse et de science, sans me tourmenter à faire plus que la nature. J'étudie donc la nature avec soin, et je compose mes ouvrages lentement et avec patience. Depuis bien des années je pense à faire de la peinture comme je la sens; je ferai un tableau pendant que d'autres en feront dix. Qu'est-ce que cela me fait? Je ne leur envie pas ce qu'ils gagnent de plus que moi, au contraire : je me regarde comme plus heureux qu'eux, puisque avec mes goûts simples j'ai une bien plus grande indépendance.»

Dans une lettre, en date du 31 décembre 1832, où Léopold annonce à M. M***** le retour à Venise de son frère Aurèle, qui avait été passer quelque temps en Suisse, dans le sein de sa famille, on trouve ce passage touchant sur le renouvellement de l'année :

« Voilà minuit qui sonne ! J'ai voulu attendre jusqu'à ce moment pour vous dire que je pense à vous, à votre chère famille, et que mes prières pour votre bonheur, pour votre santé et toutes les satisfactions que vous pouvez désirer, sont plus ardentes que jamais. Voici donc une nouvelle année qui commence ! comme le temps passe et combien d'événements nouveaux il amène ! Il est certain qu'on ne peut les prévoir, et que la plus grande sagacité humaine est souvent en défaut devant les secrets de l'avenir. Si au moins on avait la raison de se préparer à tout ce qui peut arriver, on éviterait bien des moments pénibles. Il faut dire cependant que l'on n'en aurait pas aussi de très doux. Ainsi tout se compense assez. Il y a certainement des époques de la vie bien malheureuses, mais elles passent et quelquefois elles sont suivies de calme et même de satisfaction quand surtout l'âme a conservé de l'énergie dans la peine. Mais si elle a été brisée dans la tempête, elle ne se relève plus quand le temps devient serein... Mais je ne sais ce qui m'entraîne à faire ces raisonnements. C'est, je crois, la peur, non celle d'un danger présent, mais d'un qui est arrivé (le suicide de son frère), et que l'on n'envisage qu'avec un sentiment d'effroi quand on l'a évité. »

En cherchant à faire connaître Léopold par ses propres paroles, sur son art qu'il a tant chéri, sur ses affections si ardentes et si profondes et sur la condition

humaine qu'il a envisagée sous tant de faces, cette notice se sentira sans doute de l'espèce de désordre inséparable d'une correspondance familière telle que celle où j'ai puisé mes matériaux. Toutefois ce mélange de réflexions froides et savantes, d'inquiétudes vagues sur l'avenir et d'expressions de tendresse amicale et de bienveillance envers l'humanité, peindra mieux qu'une relation rigoureusement coordonnée les différents états de l'âme et de l'esprit de Léopold ; car, pendant les six dernières années de sa vie surtout, outre l'intérêt extrême qu'il prenait à sa famille, à son ami M. M*****e, il a nourri au fond de son âme une de ces passions d'amour qu'on ne peut éteindre, bien que l'on n'ignore pas qu'elle ne sera jamais satisfaite.

A la nouvelle de la mort de Léopold, le bruit courut presque aussitôt qu'elle avait été causée par des peines de cœur. Cependant bientôt après une dame anglaise, miss Trollope, fit imprimer un livre où elle prétendait que ce funeste événement avait été provoqué par les conseils de quelqu'un de la famille de Léopold qui l'aurait indiscretement poussé à quitter sa communion pour embrasser la religion catholique. Ce fait est entièrement controuvé, et l'on a vu, dans les lettres précédemment citées, la preuve de l'attachement inviolable que L. Robert a toujours conservé pour les croyances de son pays, pour la religion de sa famille dont aucun membre d'ailleurs ne s'est jamais écarté.

Une autre dame, une Française, dans une nouvelle

intitulée *Léopold Robert*, et dédiée à son frère Aurèle, a cherché à expliquer la mort du peintre des *Pêcheurs*, en introduisant dans son récit des personnages et des circonstances d'invention. Dans la contexture de ce petit roman, écrit et pensé d'ailleurs avec délicatesse, rien n'est réel ni véritable. Mais l'auteur, à l'aide de sa fable, y a peint avec assez de vérité la position fautive et malheureuse où Léopold Robert s'est trouvé après s'être laissé imprudemment aller à ses illusions.

C'est en effet un amour sans espoir même probable qui a bouleversé son âme pendant cinq ou six ans, qui l'a dégoûté de la vie, et enfin a troublé sa raison au point de le porter à se donner la mort. Déjà il avait acquis de la célébrité à Rome depuis l'apparition de son *Improvisateur napolitain* et de sa *Madone de l'arc*. Jusque là L. Robert, quoiqu'il vécût fort retiré et entièrement occupé de son art, avait eu aussi sa *Fornarina*, dont les allures simples et même un peu rustiques eurent au moins l'avantage pour lui de l'éloigner du monde et de ne pas mêler le poison de la vanité à celui de l'amour. Mais la célébrité de Léopold devint la cause de toutes ses infortunes. C'est alors qu'il fut recherché par toutes les nombreuses personnes qui goûtaient ses ouvrages. La candeur de son caractère, le tour fin, spirituel et réfléchi de son esprit, donnaient un charme indicible aux rapports et à la conversation que l'on parvenait à établir avec lui. Sa modestie, sa timidité habituelles devenaient même un

attirait de plus pour ceux envers qui il montrait de la confiance, et il n'y avait pas jusqu'à son apparence froide et sa réserve silencieuse qui ne piquassent singulièrement la curiosité de tous ceux qui le voyaient.

Rien au monde en effet n'excite à un aussi haut degré la curiosité et par suite l'intérêt, que ces êtres dont l'âme est ardente et le caractère humble et timide. Cette combinaison, beaucoup plus commune qu'on ne pense, tourne aussi rarement au profit de ceux chez qui elle se trouve, qu'à celui des personnes qui les entourent. Ordinairement ce défaut de rapports et d'équilibre entre la force de volonté et celle d'action fait naître et accroître d'année en année, dans la vie intellectuelle et extérieure de l'homme, un trouble profond, une tempête concentrée qui ne peut guère finir que par un éclat funeste.

Entre toutes les maisons illustres où l'on s'empresse d'accueillir Léopold Robert à Rome et à Florence, il y en eut une qu'il fréquenta plus particulièrement que les autres. Cette famille, née en France, mais ayant été forcée de s'établir en Italie depuis plusieurs années, se composait alors du mari, de la femme et d'une parente. Ces personnes non seulement aimaient les arts, mais les pratiquaient elles-mêmes, en sorte qu'à peine Léopold Robert les eut connues, qu'il s'établit entre elles et lui un genre d'intimité que favorisa la communauté de leur goût. Comme peintre habile, Léopold avait l'autorité de ses conseils; cependant sa

timidité et sa modestie naturelles le maintenaient dans une réserve qui lui semblait commandée d'ailleurs par le rang social de ses hôtes.

Il faut le dire dans l'intérêt d'une bonne partie des lecteurs sous les yeux de qui tomberont ces pages, rien n'est si perfide et si dangereux pour ceux qui s'occupent des arts, je n'en excepte pas les plus habiles et les plus fameux, que cette apparence trompeuse d'égalité qui semble s'établir entre les personnes douées de talents et celles que le destin a placées haut dans le monde. Mille aventures, depuis celle de Torquato Tasso jusqu'à la mort de Léopold Robert, en font foi, et l'on peut tenir cette vérité pour irrécusable.

On plaisanta, on gronda même Léopold de ce qu'il se tenait constamment sur une si grande réserve. Le talent, lui disait-on avec les intentions les plus honorables, est une dignité en France; il égalise tous les rangs; et comme si on eût voulu lui donner la préséance, ses hôtes firent une suite de compositions pittoresques en commun avec lui.

Aux charmes de ces travaux se joignirent ceux d'une conversation instructive, animée et qui devenait chaque jour plus intime. Enfin séduit et bientôt subjugué par la douceur journalière d'une société choisie, où la délicatesse de son âme et l'élévation de son esprit trouvaient une atmosphère analogue à la leur, Léopold Robert, sans se rendre raison de ce qu'il éprouvait ni de ce qui pourrait en advenir, se

laissa imprudemment aller au courant d'un bonheur dont l'innocence accrut encore la force.

Pleins de confusion d'abord, ses sentiments, ses idées se rapportaient plutôt à l'ensemble de cette société où il était entouré de tant d'égards flatteurs, qu'à une personne en particulier, lorsqu'une circonstance grave fut cause de la mort prématurée du chef de cette famille. C'est alors que l'amitié et les soins tendres que Léopold prodigua à la veuve ne laissèrent plus douter à ce malheureux artiste de la nature des sentiments qu'il éprouvait. La pureté de son âme et la rigueur de ses principes ne lui avaient même pas permis jusque là de reconnaître la passion qu'il portait au fond de son cœur. Mais lorsque d'un côté il vit cette personne libre, et que peu de temps après son bon sens lui démontra clairement que les lois de la société auxquelles cette personne était invariablement soumise, ne lui laissaient aucun espoir d'union possible, alors son esprit se troubla.

Dans ces circonstances, a-t-on pris, à l'égard de cet homme étranger à toutes les séductions que présente le monde, les précautions délicates que l'état de son âme exigeait? La personne qui a exercé tant d'empire sur son imagination a-t-elle épuisé toutes les ressources de la prudence pour détruire, dès l'origine, des espérances, des illusions nées dans un cœur candide encore comme celui d'un enfant?

Quoi qu'il en soit, et malgré le respect que je porte

à la mémoire de Léopold Robert, je veux, dans l'intérêt de ceux qui liront ces pages, signaler une faute grave qu'il a commise dans cette circonstance : au lieu de rassembler toute la force de sa volonté pour fuir loin de la personne qu'il aimait, quand il en était temps encore, il est resté en face du danger assez longtemps pour qu'il lui ait été impossible de l'éviter. Il y a des occasions dans la vie où tout le courage de résistance est vain ; il n'y a de salut que dans la fuite.

A compter de ce moment, l'âme de Léopold fut toujours douloureusement partagée entre la passion sourde qui le minait et la rigueur inflexible de ses principes religieux et moraux. C'est ce combat intérieur, dont la violence s'est incessamment accrue de jour en jour, qui a fini par briser son âme et altérer son esprit. Vainement abandonna-t-il Rome pour Florence et Florence pour Venise ; aucune de ces précautions tardives ne put apporter de soulagement à son cœur ulcéré. Le seul sentiment qui soulageât parfois son âme, naissait de l'idée qu'il a nourrie jusqu'à la fin de ses jours, que la *dame de ses pensées*, que cet être presque fantastique qui gouvernait sa vie, approuverait les ouvrages à la perfection desquels, pour cette raison, il sacrifiait le repos de ses jours et de ses nuits. Cet inconcevable désir qu'il avait de bien faire, cette constance opiniâtre dans la composition et le perfectionnement de ses tableaux, n'étaient rien autre chose que cet amour immense concentré dans son cœur,

dont il a animé, embelli et si souvent attristé ses ouvrages.

Ce qui précède fera sans doute lire avec plus d'intérêt, puisqu'on la comprendra mieux, une lettre de Léopold à M. M*****, dans laquelle il s'accuse du tort qu'il a eu envers cet ami de disposer inconsidérément, en faveur de la personne qui régnait sur son cœur, d'une épreuve de la gravure des *Moissonneurs*. Plus loin, on rencontrera encore un passage relatif au départ de la personne aimée, puis des réflexions sur le jour de la fête des Morts, des détails intéressants sur les difficultés qu'il éprouvait à terminer son tableau des *Pêcheurs*, et une foule de réflexions curieuses sur son art.

Du 1^{er} novembre 1832.

Après s'être excusé auprès de M. M***** de n'avoir pas soigné, comme il aurait dû le faire, une blessure qui le força de rester dans sa chambre plusieurs semaines, et après lui avoir demandé l'*absolution* pour cette négligence, il ajoute : « Quant à la seconde faute, j'éprouve une véritable confusion à vous en faire l'aveu; mais je ne veux rien vous cacher. La gravure (des *Moissonneurs*) que vous avez eu la bonté de vous procurer pour moi et de m'envoyer à Florence, j'en ai disposé sans la voir. Vous allez m'accuser de reconnaître bien peu cette marque d'amitié délicate de

votre part ; vous allez m'en vouloir. Mais non, vous êtes trop bon pour me condamner sans m'entendre ; voilà ce qui est arrivé : premièrement, j'ai eu l'idée que vous n'aviez pas eu une grande difficulté à vous la procurer, ensuite que M. L. B. n'avait été chargé que de cette épreuve sans lettre de vous. J'ai eu tout aussitôt l'idée de la faire venir, et pour cela j'ai attendu pendant un grand mois une occasion qui n'est pas arrivée. Enfin apprenant de toutes parts qu'il s'en trouvait des épreuves, et sachant surtout que madame Z..., qui s'intéresse vivement à mes ouvrages, aurait un véritable plaisir à l'avoir, je me suis laissé aller à le lui procurer, d'autant plus que je suis peut-être moins curieux que d'autres de voir ce qui est fait d'après mes tableaux ; car toutes mes idées se concentrent pour faire du *neuf* qui, aussitôt parti de mon atelier, ne m'intéresse plus. Je n'y pense plus, pour m'occuper d'autre chose. Voilà ce qui fait que je n'ai pas cette épreuve. Je puis vous assurer cependant que je n'en reconnais pas moins l'attention obligeante que vous avez eue et dont je suis pénétré. Mais ma faute a été de ne pas demander votre assentiment avant de prendre cette détermination. Je vous en demande un million d'excuses. Madame Z..., en me renvoyant votre petite lettre, qui lui a été remise avec l'épreuve, m'exprime toute la joie qu'elle a d'avoir une aussi jolie gravure d'après un tableau qu'elle n'avait vu que bien peu avancé à Rome, mais dont elle avait eu tout aussitôt la

meilleure opinion. Vous ne serez pas étonné de l'embarras que j'éprouve en ce moment; je voudrais bien pouvoir supprimer cette page, mais la franchise que je me suis imposée avec vous m'en empêche. Il me reste le désir que ce que je viens de vous dire vous occupe moins désagréablement que moi, qui me fais des reproches très vifs de m'être mis dans le cas, par ma maladresse, de perdre un temps précieux (à cause de sa blessure), et d'avoir mérité un sentiment désapprouvateur de la part d'un ami que j'aime tant.

» Je n'ai pas voulu recommencer une autre page autrement qu'en vous disant combien votre lettre m'a rendu riche en pensées. Il me semble que je ne peux dire que bien imparfaitement ce qu'elle m'a suggéré de réflexions. Et vous pensez bien que je n'ai pas besoin d'autres distractions que celle de chercher à rendre mes idées, mes sentiments à un ami aussi cher. Celles que l'on trouve dans le monde ne produisent qu'aridité dans l'âme; il n'est donc pas étonnant que j'en préfère de plus douces et qui sont plus en rapport avec mon être.

» Je vais commencer à parler peinture pour répondre à ce que vous m'en dites, car cela a provoqué des remarques sur la manière dont on la fait à présent : je prends Ingres qui, pour moi, est le modèle des artistes, celui qui envisage son art pour l'art, et méprise de devenir fabricant. Mais tout en émettant ce sentiment, je suis fâché, pour les arts et

pour lui, qu'il produise si peu. Son talent a tant de recherche, de caractère et de goût ; cet artiste possède une fermeté de dessin si remarquable, une exécution si consciencieuse, que nécessairement il lui faut un temps considérable pour qu'il puisse se satisfaire. Il travaille seul à ses ouvrages, c'est encore un point qu'il faut considérer, puisqu'il exclut toute comparaison avec les peintres anciens, qui, pour la plupart, avaient de nombreux élèves qui les aidaient. Il faut dire aussi que nous vivons dans un temps où l'amour que l'on a pour les arts n'a plus aucun rapport avec celui qui régnait généralement au xv^e siècle en Italie. La nouveauté et des chefs-d'œuvre que l'on ne pouvait comparer à rien, produisaient un enthousiasme général. Les grands artistes en prenaient plus de sûreté pour rendre leurs inspirations ; ils craignaient bien moins la critique et le mauvais effet de leurs tableaux dans des réunions (expositions, salons) où les bons ouvrages peuvent être écrasés par de médiocres ; tandis que, placés ordinairement dans des églises, les travaux des vieux maîtres ne devaient inspirer que des sentiments bien différents. De toutes ces raisons j'en conclus donc que nos prédécesseurs travaillaient plus librement. Ils ne craignaient pas même de faire des anachronismes quand leur caprice, j'oserai le dire, les y portait. Maintenant rien n'est perdu pour les cent yeux de la critique. Ceux qui s'en inquiètent sont arrêtés, comprimés. Je

voudrais pour Ingres qu'il vécût en Italie; je suis sûr qu'il serait plus heureux et produirait davantage. Je suis désolé de ce que vous me dites de sa santé. Que j'aimerais à le voir revenir en Italie comme directeur de l'Académie à Rome; sa santé et son talent y trouveraient leur compte.

».... Mais je reviens à moi et à l'indulgence avec laquelle vous me jugez. De quoi aurais-je à me plaindre? J'ai toujours vu mes ouvrages assez recherchés, et la manière dont on les a accueillis a toujours été plus flatteuse pour moi que celle à laquelle je m'attendais : ç'a été pour moi un encouragement auquel je dois tous mes succès; car sans cela, ma timidité naturelle et la défiance que j'ai toujours eue de mes moyens l'auraient emporté, je n'aurais pu rien faire.» — *Du 2 novembre.*
— «Ce qui pour moi est encore un stimulant pour mieux faire, c'est que je crois avoir quelque chose de plus saillant à faire sortir : ce qui me le fait penser est le sentiment dont je ne puis me défendre en voyant mes ouvrages terminés, qui me causent une impression désagréable. Je pense toujours à la nature, et dans ce que j'ai fait, je ne vois que des poupées. Vous allez m'accuser de grandes prétentions. En faisant une comparaison semblable, j'avoue qu'il y a lieu de penser ainsi au premier abord; néanmoins, en expliquant ma pensée, j'espère que vous la comprendrez; c'est le sentiment de la nature que je crois avoir plus que je ne l'ai exprimé jusqu'ici, et que je cherche à

mettre sur ma toile. Mais quand ce sentiment est profond, réfléchi, il ne peut se rendre comme celui qui ne donne que l'écorce. Voilà en quoi il y a une grande différence dans les talents, et j'ajouterai encore que l'on se fait une exécution suivant son sentiment : les uns, qui ont une promptitude d'observation, se font une manière prompte de la rendre ; au contraire, ceux qui, comme Ingres, vont chercher dans le cœur les expressions qui animent les figures, mettent plus de lenteur ; ils cherchent à rendre ce qu'ils sentent, mais ce qu'ils ne voient pas. Vous concevez que ce travail est plus long, et que ce peintre a moins d'assurance que celui qui voit ce qu'il fait. Mais encore, si une expression forte peut être trouvée par bien des gens parmi les peintres qui créent vite, d'autres, plus difficiles peut-être, ne trouveront pas la fermeté de dessin qui fait qu'une figure prend un aspect caractérisé, ni cette pureté de goût qui lui donne de la noblesse. Telle est la réunion de qualités qui demande du temps à ceux qui désirent de ne pas séparer ces qualités éminentes. Voilà un bien long préambule pour vous expliquer une des raisons qui font que mon tableau est bien loin encore d'être fini. Cependant il y en a d'autres qui m'engagent à suivre mes idées sur la peinture ; c'est mon peu de goût pour courir après la fortune par une route qui ne me plaît pas : je vous assure que dans mon intérêt je crois devoir faire la peinture comme je la fais. Il est vrai qu'il y a long-temps que je suis à Venise, et

que je n'ai rien fait que ce qui est sur ma grande toile; mais il faut convenir aussi qu'un mauvais sort m'a poursuivi presque tout le temps: mes deux premiers mois de séjour ont été perdus quant au travail matériel, mais non pour les observations. Aussitôt que j'ai vu ce que je devais faire, des indispositions répétées sont venues m'interrompre, et dans les intervalles, un sentiment de dégoût que je voulais combattre l'emportait quelquefois et me privait d'énergie. Depuis deux mois il a disparu entièrement, et j'avais commencé à ce que nous appelons *décrocher*, quand ma mauvaise aventure de jambe arriva encore pour me retarder. Je crois que dans la vie il y a des époques où une destinée fâcheuse s'attache à nous; si on se laisse abattre par elle, elle ne quitte plus; si, au contraire, on y oppose du courage et surtout de la fermeté dans nos projets, elle nous permet enfin de les exécuter, et le beau temps revient après l'orage. C'est ce qui m'a fait résister à la tentation d'aller voir mes connaissances à Florence; je me voyais content d'y arriver, mais bien contrarié de revenir à Venise. C'est décidé! tous mes arrangements sont pris pour passer l'hiver ici; j'ai l'intention d'y terminer mon tableau, et pendant que mon frère, que je suis bien impatient de voir, en fera le dessin, je ferai le tableau de M. D****, ainsi que la copie des *Moissonneurs* que je vous dois depuis bien long-temps. Voilà mes projets; reste à savoir si le ciel en permettra l'exécution. Mais soyez

sûr que je ne perds pas une heure de temps sans regrets, quand je peux travailler depuis le commencement du jour jusqu'à la nuit; et ce n'est pas par devoir, mais par passion! je suis si heureux quand je puis travailler ainsi! et après ces bonnes journées, c'est toujours pendant les dernières heures que je me sens le plus disposé. C'est vous dire assez combien il m'a fallu et combien il me faut encore de patience pour ne pas murmurer; car vous me faites une observation que je me suis adressée souvent avec peine, sur le temps qu'il me faut pour achever cet ouvrage. J'ai néanmoins calculé approximativement ce que mes deux précédents (*la Madone* et *les Moissonneurs*) en avaient exigé, et je suis certain que si j'eusse travaillé de suite à ces deux tableaux, j'aurais employé plus d'un an à chacun d'eux. Ceci paraîtrait extraordinaire à ceux qui ne voient que quelques figures de petite dimension; mais s'ils savaient que sur ces toiles si simples en apparence, il a été nécessaire de faire quatre ou cinq fois plus de travail que celui que l'on y voit!! C'est malheureux, sans doute, mais je vous assure qu'il ne peut en être autrement à mon égard: j'en prends mon parti en brave. Vous me connaissez et savez à quel point je suis incapable de faire un discours improvisé pour rendre ce que je sens; il en est de même pour mon talent en peinture; quant aux petits tableaux, je les fais assez facilement, parce qu'ils ne demandent qu'une idée; mais sitôt qu'il doit

y avoir l'accord qu'exige une composition plus compliquée, je n'ai plus assez de logique pour me conduire pas à pas au but, et sans m'écarter de la route qu'il trace; je me dirige par instinct, en aveugle; je tâte, je tâte jusqu'à ce que je sois content, ou, pour mieux dire, jusqu'ou la patience me conduit..... »

Après quelques détails insignifiants il continue :

« Vous devez comprendre mon étonnement en apprenant la mort de mon ancien condisciple N***; moi qui l'ai vu si plein de vie il y a un an! J'ai été bien attristé en me représentant l'affliction de sa famille qui paraissait lui être fort attachée. Mais comme vous le dites, je pense que son caractère a été pour beaucoup dans la cause de sa maladie. J'ai été étonné de voir à Paris tant d'artistes se plaignant; mais lui le faisait avec une passion qui me paraissait bien étrange. Hélas! quelquefois on se connaît bien peu et l'on se juge toujours trop avantageusement. Quant à lui, il m'a fait souvent ses doléances qui me paraissaient venir d'un homme qui n'avait plus aucune ressource, et dans le même temps il donnait des dîners où rien n'était omis. C'est un contraste de vanité et de misère, j'oserais dire, qui me paraît singulier; c'est se créer des maux que l'on pourrait s'épargner. Il est vrai que je ne connais pas assez les obligations que l'on a à Paris quand

on s'y fixe, ni les devoirs qu'exige la société. Mais s'ils sont tels et qu'on ne puisse les éviter, il faut bien calculer d'avance ses ressources, autrement on peut se rendre très malheureux. N*** avait certainement un talent distingué dans son genre; mais ses ouvrages, quoique bien, me paraissaient trop être une affaire d'argent, ce qu'il avouait lui-même en riant. Mais c'était un bon ami bien serviable. Enfin voilà encore une connaissance enlevée dans la force de l'âge! Ces calamités me mettent dans une tristesse dont je ne puis me défendre, car la douleur des autres me pénètre aussi. Comme vous le dites, cette année est une année de calamités et d'angoisses pour beaucoup. C'est aujourd'hui (Toussaint, jour des Morts) que l'on prie pour ceux qui ont été enlevés de la terre. Hélas! nos prières feront-elles du bien à ceux que nous regrettons? Quoi qu'il en soit, je ne suis pas moins porté à les faire, bien que dans notre culte nous n'ayons pas cette obligation. Mais tout ce qui parle à l'âme, au cœur, devrait être universellement reçu, et il me semble qu'il y a quelque chose d'attendrissant dans ce commun accord de lamentations des vivants pour ceux qui ne sont plus. Elles nous font réfléchir à notre destinée.

Du 3 novembre. — « J'ai reçu hier une nouvelle qui m'a vivement affecté, et à laquelle je m'attendais bien peu : c'est le départ de madame Z... pour l'Angleterre.

Elle va y voir son père qui n'a pas pu obtenir la permission d'établir son séjour en Italie. Je vous laisse à penser quelle persécution! Que les hommes, auteurs de telles décisions, ont l'âme petite et la vengeance basse! Poursuivre une famille avec une telle persévérance! Elle laisse sa mère malade pour aller trouver son père auquel on ne permet pas de passer quelques années de tranquillité et de repos, à un âge où l'on ne saurait désirer autre chose! Elle est partie avec sa parente après la séparation la plus pénible. J'en éprouve une peine que je ne puis m'expliquer, et c'est le jour des Morts que j'ai reçu cette triste nouvelle! Sans être superstitieux, il y a des choses qui frappent, quoique la raison les condamne. Que je suis impatient de reprendre mes travaux qui feront un peu diversion à mes pensées! Il me semble que je suis encore plus seul ici depuis hier, et je le serai tout-à-fait dans quelques jours, mon jeune ami (1) devant partir pour rejoindre sa famille. Je compte pourtant sur la force de volonté si nécessaire dans la vie et sur l'assistance du ciel qui la donne. Puis je vous écrirai. Quand je prends la plume pour le faire, il me semble trouver des vertus que je ne me sens pas toujours. »

(1) Le fils de M. Rouillet-Mezerac qui s'occupait de peinture à Venise, et auquel L. Robert donnait amicalement ses conseils.

D'après ce que l'on connaît déjà des lettres de L. Robert, on peut juger combien les idées premières de ses ouvrages étaient vagues d'abord, et se développaient avec lenteur. Les premiers tableaux qu'il fit à Rome n'étaient, à proprement parler, que des *études historiées* dont le sujet et la réussite étaient soumis aux chances de l'exécution que l'artiste lui-même ne pouvait pas prévoir. La plupart de ses petits tableaux, tels que ses *Pèlerines dans la campagne de Rome*, ouvrage qui rappelle la manière grandiose de Michel-Ange; ses *Pifferari*, où l'accent de la nature est si fortement accusé, et même sa *Femme pleurant sur les ruines de son habitation*, l'un de ses chefs-d'œuvre : toutes ces productions semblent moins être le résultat d'une idée préconçue que du souvenir très fort de scènes dont il a été témoin; d'autres compositions plus vastes, comme *l'Improvisateur napolitain*, la *Madone de l'Arc*, paraissent avoir été achevées d'après ce même principe; mais il faut ajouter que peu d'hommes ont mis plus d'opiniâtreté et d'amour que L. Robert pour travailler et étendre une idée, pour profiter heureusement de toutes les ressources que peut offrir un sujet; sous ce rapport, son génie avait de l'analogie avec celui de Poussin.

Mais, quoique L. Robert professât une admiration sincère pour les ouvrages de l'antiquité et des grands maîtres, il avait, ainsi qu'on le voit dans ses lettres, et comme on peut le reconnaître dans ses tableaux, un

amour vivace de la nature, qui lui a fait imprimer à toutes ses productions une grâce, un inattendu et une originalité qui lui assigneront toujours une place à part parmi les grands peintres.

Il en était de ses projets les plus vastes, comme de ses compositions partielles qui n'arrivaient à terme qu'après une gestation longue, pénible et laborieuse. Son *Improvisateur napolitain*, le *Retour de la Madone de l'Arc*, et ses *Moissonneurs* lui ont coûté des travaux infinis, avant qu'il les laissât dans l'état où ils sont. Mais de tous ses ouvrages, celui dont les vicissitudes ont été les plus nombreuses, est le dernier, le *Départ pour la pêche de long cours*.

Il nourrissait un projet, réalisé en partie déjà par l'exécution de sa *Madone de l'Arc* et de ses *Moissonneurs*; c'était de caractériser en quatre tableaux les quatre saisons et les principaux peuples de l'Italie. Le printemps et les Napolitains font le sujet de la *Madone de l'Arc*. Dans les *Moissonneurs*, il a peint l'été et les gens de la Campagne de Rome; Florence, ou quelque autre lieu de la Toscane, devait être la scène où il représenterait la vendange; et enfin, il voulait s'emparer d'une scène de carnaval à Venise, pour caractériser l'hiver et le naturel des habitants de cette ville.

Il n'a jamais rien essayé sur le sujet des vendanges en Toscane; mais M. M***** possède un croquis curieux du carnaval à Venise. Ce ne fut pas sans

peine qu'il renonça à cette idée singulière pour substituer celle qui fait le sujet des *Pêcheurs*. Cette nouvelle idée fut travaillée encore par Léopold, qui lui fit subir plusieurs modifications importantes. Dans le cabinet de son ami M. M*****, on voit une de ces esquisses préliminaires dont j'aurai l'occasion de parler bientôt. L'eau forte ci-jointe fera juger tout à la fois de son mérite et des changements qui ont été apportés dans la composition définitivement exécutée. L'histoire de l'exécution de ce dernier tableau de Léopold Robert est tellement liée aux souffrances de son âme, elle fait si bien ressortir ce qu'il y avait d'énergique dans son intelligence et de passionné dans son cœur, que je crois devoir en faire connaître les détails.

Sur les instances pressantes de M. M*****, Léopold fit un voyage en France, en 1831, où il jouit du succès de son tableau des *Moissonneurs*, autant qu'il était donné à cet homme déjà miné par les chagrins de goûter les douceurs de la gloire. Il est certain cependant que le consentement unanime d'admiration que fit éclater le tableau des *Moissonneurs* aussitôt qu'il fut exposé, toucha profondément l'âme de Léopold Robert. En effet, il put facilement s'apercevoir que toutes les classes de curieux étaient sensibles aux beautés que renfermait son ouvrage, et que, la simplicité de sa composition et l'élévation de son style et de ses pensées, concours de qualités fort rares, ren-

daient son tableau digne de l'admiration des connaisseurs, et accessible aux plus humbles intelligences.

Enfin, à la suite de l'exposition (1831) où figurait ce tableau des *Moissonneurs*, L. Robert reçut publiquement, de la main même du roi Louis-Philippe, la croix de la Légion-d'Honneur, aux applaudissements unanimes des artistes présents à cette cérémonie. Mais son cœur éprouva des émotions bien douces et bien franches, à Paris, en voyant pour la première fois M. M*****e, cet ami si tendre avec lequel il entretenait un commerce de lettres depuis cinq ou six ans. Par un hasard singulier les deux frères, Léopold arrivant d'Italie, et Aurèle venant de Suisse, descendirent le même jour et presque à la même heure chez M. M*****e, qu'eux-mêmes étaient si curieux de voir et de connaître. Là ils furent choyés, caressés comme des amis de retour après un long voyage.

Quant à moi, qui avais connu Léopold huit ans avant à Rome, je fus frappé du changement de l'expression de sa figure et même de quelques modifications dans ses manières. Je remarquai sur sa physionomie une empreinte de mélancolie plus forte et plus habituelle qu'autrefois, et je crus saisir quelque chose de beaucoup plus délicat dans le tour qu'il donnait à ses pensées. J'étais si loin d'imaginer alors les joies, les espérances et les douleurs auxquelles le cœur de cet homme était en proie, que j'attribuai la cause des changements que je remarquais en lui, à la

multiplicité de ses travaux et à un certain perfectionnement graduel qu'acquièrent presque toujours les hommes qui font un fréquent usage des hautes facultés de leur esprit. Mais maintenant je comprends pourquoi, tout imprégné de tristesse qu'il fût, sa conversation cependant répandait un certain parfum de tendresse et d'élégance qu'elle n'avait pas encore lorsque nous causions ensemble à Rome, en 1823. Les passions font sur les hommes un effet analogue à celui que produisent les maladies sur les jeunes enfants : elles développent leur intelligence jusqu'à l'excès.

Tous les vœux de L. Robert étaient tournés vers l'Italie. Cependant il alla faire un séjour de quelques mois dans sa famille, à la Chaux-de-Fonds. Là il laissa son frère Aurèle pour se diriger vers Florence, où il fit deux petits tableaux, et où il revit pendant deux mois, mais pour la dernière fois, la personne dont il eût été si à désirer qu'il évitât la présence.

Ce ne fut qu'au mois de février 1832 qu'il partit de cette ville pour se rendre, ainsi qu'il en avait pris la résolution et fait la promesse en quittant Paris, à Venise, où il voulait commencer celle de ses quatre grandes compositions, qui devait représenter l'hiver, *les Pécheurs*. Le 22 mars suivant il écrivait à M. M***** :

« J'ai commencé mon tableau. C'est un sujet si original que celui que je traite, que je ne puis savoir

ce qui en adviendra. Et quoique j'aie quelque certitude qu'il ne sera pas reçu défavorablement, je suis capable, je vous assure, d'abandonner cette composition ; car la première condition pour obtenir un résultat avantageux, est d'être inspiré par son sujet, surtout dans le genre que je traite. Vous allez blâmer la présomption que j'ai eue en vous disant que j'étais sûr d'un succès ; mais l'expérience m'a fait reconnaître qu'habituellement j'ai une idée assez avantageuse, non de ce que je fais, mais de ce que je ferai, tant la nature m'apparaît belle et noble. Aussitôt donc que j'entreprends un sujet que j'ai vu si beau dans mon imagination, je me dépote d'abord de ne pas faire comme je voudrais ; mais tout en étant tourmenté par les difficultés, je me sens une ténacité dans le caractère qui m'oblige à continuer, de manière qu'à force de patience, de raisonnement et de tâtonnements, j'obtiens quelque succès à la fin de mes travaux. J'espère qu'il en sera ainsi pour ma *présente page* ! »

Un peu plus loin, dans la même lettre, après quelques détails sur une promenade faite à Chioggia pour étudier les habitants de ce pays, qu'il a introduits dans ses *Pêcheurs*, il ajoute :

« Si je veux faire un véritable pendant à mes deux premiers tableaux, *la Madone de l'Arc* et *les Moissonneurs*, je dois représenter plutôt le peuple que la

société. J'avoue qu'il est épineux de chercher à mettre de la noblesse là où tout le monde ne voit que caricature ; mais il faut la sentir, et j'ai quelque espérance. »

A cette activité opiniâtre de l'intelligence de Léopold Robert, si l'on ajoute les travaux infinis et les soins matériels auxquels il se livrait pour l'exécution de cet ouvrage, on demeurera surpris que cet artiste, dont la taille était petite, dont le tempérament ne paraissait nullement robuste, ait pu résister aux efforts de la passion qui l'a miné pendant près de huit ans, à l'instinct non moins passionné qui le poussait à faire de la peinture, et enfin aux fatigues de ces longues journées de travail pendant lesquelles il ne quittait pas son chevalet. Cette même opiniâtreté, ces mêmes tâtonnements, au moyen desquels il élaborait l'idée d'une composition, il les retrouvait encore pour faire, défaire et recommencer un groupe, une figure et les moindres détails. Rien dans ses tableaux, même les plus promptement achevés, n'est négligé, parce que tout y est fait avec amour et passion. Il n'est pas jusqu'aux précautions matérielles qu'exigent les matières colorantes et les outils, dont la plupart des peintres aujourd'hui se déchargent fort imprudemment sur des marchands et des domestiques, que Léopold Robert ne prit lui-même. A l'instar des maîtres des xv^e et xvi^e siècles, il ne craignait pas de préparer ses couleurs.

Au surplus, je ne sais quel instinct porte tous les hommes tourmentés par des passions fortes et sourdes à entretenir leur corps dans une grande activité; peut-être obéissent-ils à l'agitation de leur sang, ou plutôt sentent-ils qu'il faut faire diversion à la concentration des idées, et que le repos du corps amènerait des résultats funestes. Cet instinct paraît avoir été d'une force extrême chez Léopold dans les dernières années de sa vie, pendant lesquelles, outre la peine excessive qu'il s'est donnée pour achever son tableau des *Pêcheurs*, il a encore écrit des volumes de lettres et fait de fréquentes lectures.

La lettre qui suit, toujours adressée à son ami M. M^{*****}, peindra mieux que je ne puis le faire l'état d'angoisse et d'agitation où il se trouvait en travaillant à son dernier ouvrage.

Venise, ce 29 février 1835.

« Nous venons de recevoir votre toute excellente du 17, que je n'ai pu lire sans avoir les yeux mouillés de ces larmes qui font tant de bien. Que je vous le répète encore après avoir reçu de vos chères nouvelles! je me trouve toujours heureux de les lire, et je me condamne pas assez y penser quand une humeur noire vient me tourmenter. Oui, grondez-moi, je le mérite; j'avoue que je suis souvent ingrat envers cette Providence que j'invoque pourtant quand je me sens découragé de la vie, et dont je reçois toujours une force

que bien certainement je n'aurais pas sans cela. Pendant cette malheureuse année, j'en ai eu grandement besoin quand je me trouvais confiné dans ma chambre sans pouvoir suivre mes projets et ressentant un violent ennui; je prenais ma Bible qui ne me quittait jamais, et je trouvais dans les sublimes exhortations qui y sont renfermées, une tranquillité d'esprit qui contribuait toujours à me remettre en me donnant une grande résignation. En cela, je peux m'envisager heureux, puisque j'ai un moyen de diminuer la fâcheuse tendance de mon caractère; car, il faut le dire, cette tendance existe, et je crois que c'est un mal qui est dans le sang. Quelles en sont les raisons? quels en sont les remèdes? je l'ignore. Ne le voit-on pas ce mal dans des familles entières y faire des victimes sans causes positives? Ce que j'éprouve extrêmement souvent, c'est de trouver plutôt en moi, pendant la réflexion et dans le calme, un soulagement bien préférable aux distractions extérieures: celle du théâtre, par exemple, me fait beaucoup de mal, et s'il m'arrive de l'essayer dans ces moments de noir, j'en suis toujours fâché. J'ai préféré toucher ce sujet aujourd'hui parce que je me sens parfaitement bien. Ce que je vous en dis ne doit pas vous faire croire que mon esprit soit inquiet et tourmenté: le séjour de Venise est si singulier; on y est si peu disposé à faire des promenades si salutaires ailleurs, que c'est encore une grande cause de cette disposition à l'ennui fâcheuse pour soi et pour

les autres. Voici une page que je pourrais retrancher ; mais votre sollicitude est si grande pour moi , que je ne veux rien vous cacher de ce qui me regarde. Oh ! combien votre dernière lettre m'a fait impression ! Peut-on exprimer mieux ce que l'on sent ! peut-on mettre autant d'âme ! oh ! que j'aime à vous le répéter : votre amitié me rend meilleur ; elle me donne de l'énergie , de la raison ; elle met mon esprit dans un état tranquille , et elle me fait trouver du plaisir à parcourir ma carrière. Vous voyez que de bien elle me fait ! Depuis l'arrivée d'Aurèle , j'ai toujours été très bien , et si ma dernière vous a paru triste , j'en suis très étonné. Tout contribue à me rendre content ; ma santé est parfaite , et jamais je n'ai travaillé avec autant d'ardeur ni de constance. Mon tableau marche : chaque jour je vois quelque chose de plus ; il me donne plus que des espérances de réussite ; jamais sujet ne m'a plu autant à développer. Il me semble qu'il y aura de l'expression avec un caractère de simplicité assez marqué. Ensuite , outre ces avantages , mon frère rompt la monotonie d'une vie trop retirée peut-être ; enfin , je suis plutôt gai. Mais je ne suis pas encore aussi avancé que vous le supposez. Je fais dans ce moment ma dernière figure ; je commence ensuite mon fond , et je n'aurai plus après qu'une retouche à faire. C'est dans le courant de mai que je présume avoir fini enfin ce tableau dont j'ai presque désespéré. Mais je dois vous dire ce que ma vieille servante de mon atelier me rap-

pelait encore l'autre jour, que c'est seulement à la fin d'avril que j'ai entrepris ce dernier sujet; mais, véritablement, ce n'est qu'à la fin de novembre que j'ai commencé à y travailler avec assiduité. Ainsi, je n'y aurai pas mis beaucoup plus de temps que l'importance du tableau ne le demandait. Pendant bien long-temps j'y ai travaillé avec une ténacité qui m'étonne à présent, et quand je me rappelle les épîtres d'explications que je vous envoyais, je suis surpris d'avoir eu autant de constance, pendant tous ces mois où je me désolais de ne rien trouver de saillant dans le caractère pittoresque, et aucune action un peu grande et noble pour mes figures. Ce qui m'a fait rester ici a été la grande contrariété que j'aurais eue de quitter Venise sans y avoir rien fait. Cet amour-propre d'artiste m'a fait braver et surmonter bien des ennuis. En somme, si c'était à recommencer, je crois que j'aimerais mieux les supporter de nouveau que de me voir obligé de renoncer à mon projet; rien, à ce qu'il me semble, ne diminue autant le courage que cela. Mais, à l'égard de l'exposition, je vous avouerai que je ne suis pas fâché de n'y rien avoir cette fois : il ne faut pas fatiguer le public; et de plus, je dirai toujours que je suis certain que deux tableaux dans des genres tout-à-fait différents intéresseront davantage qu'un seul. Au moins, quand ils seront faits, je pourrai penser à les accompagner à Paris. Du reste, à vous dire le vrai, je préférerais presque y aller à une autre

époque qu'à celle d'une exposition ; je voudrais tant avoir le bonheur de vous revoir avec tranquillité ! j'en jouirais davantage. Mais , à ma place, il n'est pas étonnant de penser si peu à paraître, étant si loin de la scène où se montrent tant de passions différentes. Je conçois qu'elles ne m'aient pas atteint. Vous me trouverez d'un froid glacial sur ce sujet, cher ami ; ah ! pensez que je ne suis pas ainsi à l'égard de votre amitié. Mais il est vrai que je suis hors du cercle, et pour vous dire une chose qui vous le prouvera mieux encore, c'est la prière que je vous fais de ne pas vous donner l'ennui de chercher des occasions pour m'envoyer les articles de journaux que l'on va écrire sur le Salon. Je suis bien reconnaissant de ce que vous y avez pensé, mais peut-être que la peine que vous auriez serait plus grande que ma curiosité ; ainsi je serais doublement fâché que vous la prissiez. Vous allez encore me blâmer, je le crains et j'en suis sûr ; vous allez avoir l'idée que la peinture ne m'intéresse guère ? Il n'en est pourtant pas ainsi : j'aime trop cette chère peinture ; je m'y dévoue trop pour que l'on puisse m'accuser d'indifférence : mais, même ici, à Venise, où il y a tant d'ouvrages remarquables, je ne cherche pas à les voir. La nature seule m'inspire, me plaît et me remue ; c'est elle que je cherche à étudier, où j'ai l'espoir de trouver des inspirations originales. Je vous en prie, ne pensez pas qu'il entre dans ma manière de sentir le moindre mépris pour les ouvrages des au-

tres ; Dieu m'en garde ! il n'en est pas ainsi , car, au contraire, je crains d'être influencé par eux ; et surtout dans le genre que j'ai adopté, je pense que ça n'est pas avantageux. Quand je quitterai Venise, je pense toujours à aller à Florence ; voyez combien je tiens à mes projets. Mais il est fort probable que je ne ferai pas mon tableau des *Vendanges* dans cette ville. Je désire aller m'établir dans le lieu de la scène que je veux rendre.

» Quant à Rome, c'est une chose bien singulière, mais je n'y pense jamais, et jamais je ne forme le projet d'y retourner. Vous direz que je suis bien ingrat, n'est-il pas vrai ? Mais je connais tout ce qu'elle renferme ; j'y ai tout vu, et surtout je n'y compte plus un seul ami particulier ; et après l'existence heureuse que j'y ai eue, il me peinerait trop de n'en plus avoir que des souvenirs. Pardon, excellent ami, si je vous entretiens autant de moi et de ce qui me regarde ! Je m'y laisse toujours aller, persuadé que si vous avez des observations à me faire, j'en profiterai. Je veux aussi vous parler d'Aurèle et de sa gravure. Je prévoyais les observations que vous lui feriez ; et comme il vous le dit, elles sont tout-à-fait semblables à celles que je lui ai faites. Cependant comme je suis très entêté de mon naturel, je ne lui ai pas donné le conseil d'abandonner son projet. Il fait à présent, dans un autre genre, des essais qui seront et plus satisfaisants, et plus dans le genre convenable pour graver

de grandes choses. Avant notre départ de Venise, il sera décidé pour ce qu'il entreprendra ensuite. Je vous remercie mille fois sur le *modo* de réception pour nos lettres. Je n'en ai pas perdu un mot, car tous sont tellement empreints d'amitié et d'affection, qu'ils ne m'ont pas échappé. Ils me font trop de plaisir pour cela. Que j'aime à voir ce sentiment si parfaitement exprimé; mais que j'aime plus encore à penser que c'est à moi, à nous, qu'il s'adresse! C'est le véritable charme de l'existence. *Qu'il soit béni ainsi que tout ce qui lui est cher*, c'est notre conclusion à vos lettres; c'est ce que nous disons toujours, et c'est ce que je pense depuis bien long-temps. Je vous remercie aussi vivement de tous vos conseils. Il est vrai que le séjour de Venise m'a été contraire; et malgré cela, à présent, je suis content d'y être venu. Je suis persuadé que si j'avais mieux su, en y arrivant, ce que je devais y faire, bien des contrariétés ne m'y seraient pas arrivées. J'aurais désiré aussi y avoir l'esprit plus libre et uniquement occupé de mon entreprise, j'aurais apporté une gaieté qui m'aurait servi. Il est vrai que l'arrivée de mon cher frère m'a fait le plus grand bien. Oh! sans doute, il mérite et il a toute ma confiance, et c'est ce qui m'était nécessaire.

» Nous aurions dû vous envoyer cette lettre depuis plusieurs jours. Elles mettent plus de temps pour venir ici que pour aller à Paris; car je n'en reçois jamais qui mette moins de dix jours. »

Pendant tout le temps que dura l'exécution du tableau des *Pêcheurs*, les idées de Léopold allèrent toujours en se concentrant avec plus de force sur le fantôme de bonheur qu'il s'était fait et qu'il voyait chaque jour s'évanouir. Sa tristesse devint plus grande et plus habituelle. Il se refusait à toutes les distractions extérieures, et son temps était entièrement employé, le jour aux travaux de son atelier, la nuit à écrire les longues lettres où il confiait toutes ses pensées intimes à M. M^{*****}. Celui-ci ne prenait pas le change sur l'altération toujours croissante de l'imagination de son malheureux ami, et il se flattait de l'attirer à Paris sitôt que la composition des *Pêcheurs* serait terminée. M. M^{*****} espérait qu'à la suite d'un séjour tant soit peu prolongé près de lui, il parviendrait à renouveler les idées de Léopold, et à lui faire contracter un mariage qui lui eût donné la paix du cœur et le calme d'esprit. Souvent, dans les lettres qu'il envoyait à Venise, M. M^{*****} faisait allusion à ce projet, que la raison de Léopold approuvait bien, mais qu'au fond son cœur repoussait de toute sa puissance. Enfin lorsque le tableau des *Pêcheurs* était presque terminé, il avait été à peu près convenu, entre M. M^{*****} et les deux frères Robert, que Léopold viendrait à Paris, ou au moins irait voir sa famille en Suisse. Je citerai un fragment de lettre, datée du 19 février 1835, qui fera juger de l'état de l'âme de Léopold à cette époque :

19 février 1855.

« Le bon Aurèle est bien le meilleur être que je connaisse ; je suis si heureux de lui voir ce caractère calme et content, si nécessaire pour goûter la vie et donner le plaisir aux autres, que toujours de le voir, de l'entendre, me charme. C'est en somme ma grande satisfaction.

» Quant à moi, je reconnais à présent, mieux que jamais, combien il est essentiel à l'homme de ne pas s'abandonner à cette disposition malheureuse, de se complaire en ses seules idées. On finit par se persuader que l'on n'est plus en rapport avec personne.

» Que de réflexions j'ai déjà faites à ce sujet en récapitulant ma vie, en reconnaissant que dès l'enfance j'ai eu ce tort, qui, je crois, m'est venu d'une timidité trop grande, d'une sensibilité exagérée et du peu de contentement de moi-même, ou, pour mieux dire, de ma trop grande envie d'avoir l'approbation des autres, et de la crainte que j'ai toujours eue de ne pouvoir la mériter. Avec cette propension, une imagination ardente qui travaille toujours est capable d'entraîner vers bien des malheurs. Oui, excellent ami, je m'étonne souvent de voir le bon et le bien mêlés avec le mal d'une manière si particulière, que je me demande où se trouve le bonheur. Je reconnais la puissance divine qui dirige tout, et j'aime à la croire toute bonté et

toute justice. Je reconnais toutes les faveurs qu'elle a bien voulu m'accorder, j'en suis attendri; mais comment se fait-il que cet attendrissement me laisse toujours une tristesse dont je ne puis me débarrasser? Je voudrais en être heureux, en jouir comme je le devrais, et je ne le puis! Ne dois-je pas y reconnaître une destinée singulièrement funeste? Pardonnez-moi, ô vous que j'aime tant et à qui je ne voudrais donner que des sujets de contentement, si je vous parle de manière à vous attrister! Soyez sûr qu'une grande partie de mon contentement est venue par vous! Puissiez-vous en avoir quelque satisfaction! »

L'exposition du Louvre était prochaine (1835), et les précautions à prendre pour y envoyer de Venise le tableau des *Pêcheurs* suspendirent durant quelques jours la vie taciturne de l'artiste. Par un concours de circonstances imprévues, le transport du tableau fut arrêté à Lyon, en sorte que la caisse n'arriva à Paris que trois ou quatre jours après l'ouverture du Salon. Aux termes du règlement, le tableau ne put être admis au Louvre. La conscience que Léopold avait de son mérite lui avait fait prendre ce petit contretemps avec assez de tranquillité; mais la preuve qu'il attachait de l'importance à son ouvrage, est l'inquiétude qu'il éprouva au sujet de son transport, et la joie vive qu'il ressentit en apprenant son arrivée à Paris.

C'est le 6 avril 1835 que je fus admis chez M. M**** à voir les *Pêcheurs* de Léopold, arrivés la veille de Venise. Prévenu des vives inquiétudes que le retard des caisses causait aux deux frères Robert, je me hâtai de faire une note, constatant l'arrivée des tableaux, donnant une idée de leur mérite; note qui, insérée le 7 dans le *Journal des Débats*, fut mise sous les yeux de Léopold, le 15, à Venise, cinq jours avant qu'il ne mît fin à sa vie.

Voici la lettre où il fait allusion à toutes ces circonstances. Elle a été écrite cinq jours avant sa mort, lorsque les inquiétudes que lui avait causées le transport de son ouvrage étaient calmées; après avoir eu la certitude que ses *Pêcheurs de l'Adriatique* excitaient l'admiration des connaisseurs à Paris, et plein d'espérance pour les succès de son frère Aurèle, dont l'avenir l'occupait si vivement.

Le caractère de l'écriture de Léopold est évidemment altéré dans cette lettre, où d'ailleurs on peut reconnaître aussi le trouble et l'agitation de l'âme de celui qui l'a écrite, malgré le calme passager et apparent qu'il s'efforce de montrer après la réception des nouvelles favorables arrivées de Paris.

Cependant on est porté à croire, en lisant cet écrit avec attention, que dans le moment où Léopold l'a tracé, il avait rejeté, au moins momentanément, de son esprit l'idée de se détruire; aussi peut-on se figurer l'étonnement douloureux de ses amis, lorsqu'ils

apprirent qu'il s'était donné la mort quatre jours après l'avoir écrite.

*A Monsieur M*****.*

Venise, 15 mars 1835.

« Mon cher ami et précieux conseil, m'est-il possible de ne pas sentir avec la reconnaissance la plus vive votre bonté pour nous ? J'ai deux longues lettres auxquelles je dois répondre ; mais mon cœur est si plein, que je ne sais de quelle manière commencer, ni ce que je puis vous dire pour me satisfaire. Puisque vous voulez vous réjouir de l'arrivée de nos caisses, je vous dirai aussi que cette nouvelle nous a donné un moment de bonheur bien grand, et qu'elle nous a mis dans un état plus tranquille. Avec ma malheureuse imagination, il semble que j'aime toujours voir le pire en tout, ce qui est mal ; et je m'affecte bien à tort, comme si l'on ne devait pas réserver sa force morale pour supporter le mal réel. Je vous parle de résignation, cher ami, et je n'ai pas assez de confiance. Ce qui surtout m'a ému au dernier point est le succès d'Aurèle. Quel bonheur et qu'il va avoir de fruit ! quel plaisir pour notre famille ! et lui, comme il en est heureux ! Il n'en a pas dormi la nuit passée d'émotion. Il faut tout attribuer cela à qui de droit. Oui, cher et incomparable ami, la Providence nous con-

duit chacun par le chemin qu'elle trouve convenable; plus je vois, plus je me le persuade. Mais je ne veux pas me mettre sur son sujet, qui m'entraînerait dans de longues réflexions que je n'expliquerais pas comme je voudrais. C'est Aurèle qui s'est empressé de voir la fin de votre lettre pour savoir si les caisses étaient arrivées, et je vous laisse à penser quelle joie il a eue de me lire votre dernière page, et quel plaisir elle m'a donné à entendre. Vous faites trop d'éloges, excellent ami, de ce tableau (*les Pécheurs*), fait avec tant de peine, tant de chagrin; et toute cette volonté et cet entêtement d'énergie, employés pour satisfaire la vanité, auraient pu être placés sur un bonheur plus solide. Mais, enfin, les réflexions à ce sujet m'ont été faites par vous souvent, et je sais ce que vous pensez à cet égard.

» Mais, pour en revenir à mon tableau, il paraît qu'il est arrivé en bon état. C'est une grande chose que je sens. Nous verrons ensuite s'il parvient à être exposé. Pour vous dire franchement, je crois qu'il le sera, avec votre désir et vos bons soins. Mais véritablement, quant à moi, *il me semble* que je n'y pense pas assez pour que j'y trouve un grand bonheur si cela arrive. Voilà encore quelque chose que vous condamneriez, j'en suis sûr, et vous aurez raison; car, enfin, il est naturel, quand on a fait quelque chose, de désirer de le voir juger. J'en reviens au tableau d'Aurèle: ce bon M. D*****! *je l'embrasserais* pour son article

au sujet de mon frère. Voilà donc un pas en avant pour ce cher frère, et son genre pris; un genre qu'il sent, qu'il aime, et dans lequel, je suis sûr, il peut mieux faire encore. Que de raisons pour lui donner de la confiance! Ce vilain intérêt que l'on semble mépriser, donne tant de soucis, qu'il peut miner la vie si l'on n'a pas une confiance religieuse bien ferme ou au moins juste. Mais la défiance est une maladie que l'on doit bien chercher à détruire, car elle fait bien du mal.

» J'en reviens à vos chères lettres, à toutes vos inquiétudes pour nous, à vos peines, à vos soins et vos courses; tout cela me fait mal, je vous assure. Je voudrais vous les avoir évités, d'autant plus que votre santé me donne vivement à craindre par cette augmentation d'occupations; comme si vous n'aviez déjà pas assez des vôtres.

» Mais, mon ami, cette vie est mêlée; je ne vous le dis pas comme avertissement, ce serait une espèce de conseil que je n'oserais jamais vous donner.

» Je n'ai pas répondu à votre lettre du 27, parce que cette incertitude de l'arrivée de nos caisses me coupait toute réflexion, anéantissait même tous mes projets pour cela. Je restais avec mon désir et ma reconnaissance, ce qui ne me rendait pas content, ne faisant pas ce que j'avais envie de faire, ni ce que le devoir me commandait. Mais à la fin, votre dernière m'a redonné un contentement dont je ne puis vous remercier assez.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir dans son contenu a été d'y trouver toujours la marque de cette amitié, qui est devenue si nécessaire pour moi. Si je l'eusse obtenue plus tôt et que j'eusse pu suivre vos conseils, comme je le fais à présent, je serais probablement autrement placé. Mais la vie de ce monde ne dure pas, elle n'a qu'un temps; si elle est heureuse, c'est un bien sans doute, mais si elle ne l'est pas autant que l'on voudrait, il faut toujours chercher à y voir des espérances. Mais toujours dans mes interminables réflexions! Elles doivent bien vous ennuyer. Mon ami, pardonnez-les-moi.

» Je n'ai aucun événement dont je puisse vous faire part et qui mérite une place; j'en suis réduit à remplir ma lettre de mes pensées et de mes idées de chaque jour. J'ai cependant à vous faire les remerciements de J**** pour lui et ses tableaux. Il vous doit la nouvelle de savoir que ses tableaux sont exposés.....

» Je dois répondre à une question que vous me faites dans votre avant-dernière lettre. Je vous avais demandé votre sentiment sur ma première composition, en le réclamant bien proche. A présent, je dois vous avouer que, sans les dames de Florence, j'aurais bien probablement continué mon tableau comme il a été conçu d'abord; mais leurs observations réitérées m'ont fait réfléchir et changer; et voilà ce qui en est résulté.

On a été ici généralement bien peiné et affecté de la mort de l'empereur d'Autriche. Chacun se plaît à en

faire des éloges, comme homme surtout. Quelle bonne chose pour un souverain dont toutes les passions peuvent être si facilement satisfaites ! Jusqu'à présent la conduite de son successeur ne donne pas de crainte de changements.

» Je viens de relire votre lettre, mon ami : que la page où vous voulez bien vous occuper de moi m'a touché vivement ! Soyez heureux par le bien que vous me faites ; que cette pensée soit toujours douce pour vous. Sans doute que des conversations me plairaient davantage et meserviraient encore plus ; mais, comme vous, il m'a toujours semblé qu'un aussi long voyage que celui de Paris ne me conviendrait aucunement à présent. Ainsi, je me rends non seulement à vos raisons, mais encore à ce que je pense. Je voudrais cependant essayer une course, mais je ne suis pas décidé où ; je craindrais Rome pour l'été : il y fait une chaleur qui me semble ne devoir pas me convenir. Du reste, je n'ai pas trop de raison de me plaindre physiquement, car je ne sais ce que c'est que la douleur. Ce que vous m'avez dit de votre intention à l'égard de mes lettres, m'a attendri ; mais, comme vous le dites, il faut penser à nos fragilités, et ne pas porter trop loin dans l'avenir nos prévisions : c'est Dieu qui règle tout et qui sait tout par conséquent ; et tout est bien réglé puisqu'il est toute bonté et toute justice. Je vous remercie toujours de vos conseils pour la direction que je dois prendre ; je tâcherai de les suivre en tous

points. Aurèle, qui écrit à mon côté, me dit qu'il oublie de vous parler de la copie qu'il a commencée pour vous. Elle vient tout-à-fait bien, et je suis sûr qu'elle vous fera plaisir. »

Les deux frères, Léopold et Aurèle, non seulement vivaient ensemble, mais peignaient dans le même atelier, et écrivaient ordinairement à leur ami M. M***** dans la même chambre. Tandis que l'aîné traçait la lettre précédente, la dernière qu'il dût écrire, le plus jeune, préoccupé de l'état où il voyait son frère depuis quelque temps, épanchait ainsi ses inquiétudes dans les feuilles qu'il envoyait à leur ami commun :

Lettre d'Aurèle, jointe à la dernière de Léopold Robert.

(Du 15 mars 1855.)

» J'aurais voulu vous communiquer toutes mes réflexions ; la crainte de prendre l'habitude de veiller, à cause de mes yeux, m'en a empêché. Toutefois, il m'en reste de surplus pour remplir ces deux feuilles. Je commencerai par le sujet qui m'occupe le plus : c'est mon frère. Certes, vos conseils à l'égard du voyage projeté sont sans doute les plus clairvoyants ; mais j'aimerais mal mon frère si, à la suite d'un conseil que je lui ai donné contre mes intérêts et uniquement pour son bien, je n'osais, cher monsieur,

vous soumettre les motifs qui m'ont guidé. Vous savez ainsi que moi que le travail n'est pas la seule cause qui ait plongé mon frère dans un dégoût de la vie et un découragement qui, je l'espère, passeront, mais n'en sont pas moins préjudiciables à son travail, à sa santé et à son bonheur. Il m'a semblé que l'exercice et les distractions étaient, dans ce cas, les meilleurs remèdes. La vue de nos chères sœurs, celle du meilleur des amis, ainsi que ses conseils, me semblaient devoir produire une diversion heureuse dans une existence que l'on pourrait à toute justice comparer à une victoire désastreuse, ou plutôt à une contrée dévastée. Il est vrai que Léopold n'a jamais manifesté de penchants pour cette idée, dans la crainte de porter ses ennuis partout où il irait, et parce qu'il est singulièrement attaché à cette ville de Venise, dans laquelle il a tant souffert. La manière dont nous y vivons est sous bien des rapports préférable à toute autre. A Rome, nous ne sommes pas certains de rencontrer les mêmes avantages; d'ailleurs, le climat y est plus chaud qu'ici, et le *schiroco* s'y fait sentir d'une manière accablante sur les personnes nerveuses; plus encore, la personne que nous devons tant redouter s'y trouvera, et, à moins d'une rupture qui n'est pas motivée, comment l'éviter? Ensuite, qu'aller faire à Rome? si ce n'est pour travailler encore; cela fatiguerait des gens qui n'auraient pas besoin de repos. Enfin, si ce n'est à Paris je trouverai et je trouve en-

core (pardon de mon opiniâtreté, à cause du motif) que la Suisse serait un lieu favorable pour passer l'été. Nous avons près de la Chaux-de-Fonds des bains; et Léopold, qui aime le cheval, pourrait s'en servir pour faire chaque jour une course, et ainsi faire provision de santé; il pourrait revenir ici en automne. ou aller à Rome entreprendre quelque nouveau travail, étant en meilleure disposition : car c'est fort important, et l'économie de temps devient nulle quand la santé ne répond pas à la volonté; ces trois années passées en sont un exemple bien convaincant. D'ailleurs, nous avons des amis dans plusieurs villes de Suisse, et sans rester tout-à-fait oisif, Léopold pourrait, sous le prétexte d'aller les voir, visiter le pays, et reconnaître si plus tard nous pouvons espérer d'y aller travailler. Il trouverait déjà à Neufchâtel, qu'il ne connaît pas, de superbes ateliers que l'on a construits dans un bel édifice destiné à l'éducation publique. Malgré les raisons que je croyais voir à cette décision de voyage, je vous déclare cependant, cher monsieur, que je baisse pavillon devant celle que vous venez de donner en faveur d'un voyage à Paris, parce que vous êtes si rempli de sollicitude pour nous, que nous ne pouvons mieux faire que de nous en remettre à votre prévoyance éclairée. Toutefois, je ne puis vous cacher une faute que j'ai commise et qui me fait tenir à ce projet de voyage en Suisse : c'est que j'en ai parlé à nos chères sœurs qui sont dans l'attente, et Dieu sait quel crève-cœur ! Il m'a

semblé qu'un voyage de quelques mois n'était pas une affaire si importante, et dans ma joie de pouvoir apprendre une bonne nouvelle à ces excellentes sœurs, qui nous aiment tant et voudraient tant nous revoir, je me suis laissé entraîner, croyant avoir convaincu Léopold, et sans attendre les conseils de votre prudence. Qu'allez-vous dire de mon étourderie ? cela mériterait au moins une bonne *tirée d'oreilles*. Quant au projet d'engager notre sœur Adèle à venir nous rejoindre, nous désirerions pouvoir l'effectuer, et certainement qu'elle nous aime assez pour s'y décider dans un cas de maladie pure et simple ; mais il y aurait de notre part égoïsme à la demander. Nous avons vu, pendant son séjour à Rome, bien que l'ayant fait avec notre chère mère, combien cet éloignement de la patrie, de ses amis, et de ses habitudes lui coûtaient de privations ; ensuite nous avons notre père âgé qui habite avec elle et qui resterait bien isolé, ne pouvant recevoir les mêmes soins dans la famille de ma sœur aînée. Cette réunion de motifs et bien d'autres encore, font que je désirerais que Léopold fût en disposition de se marier. Quand je le lui dis, il me répond : « *Marie-toi toi-même.* » Je ris, et ça finit là. Mais je suis contrarié de ne pouvoir réaliser l'idéal du bonheur pour mon frère. Les circonstances ne nous ont pas toujours rapprochés comme maintenant : peut-être mon caractère en serait-il meilleur ; ce qu'il y a de certain, c'est que, malgré tout le bien qu'il veut bien

vous dire de moi et celui que vous en pensez déjà, je me trouve en-dessous de l'opinion, et la justice exige que j'avoue que je suis souvent fort peu propre à servir de consolateur et de soutien à mon frère. Mon travail m'occupe exclusivement, et je ne puis, comme le ferait une femme, suivre toutes les réflexions de Léopold, pour leur ôter l'amertume qu'elles contractent dans son cerveau. Quelle malheureuse disposition pourtant! ayant tant d'éléments de bonheur: de la religion, du mérite, des vertus, des talents, et tout cela pour se tourmenter! Mystère inconcevable de notre pauvre organisation humaine! on s'y perd! Changeons de discours.

» Pour moi, par exemple, je vous avouerai tout bonnement que je suis enchanté et joyeux de mes succès, mérités ou non mérités. Cela ne m'empêchera pas de me donner toute la peine possible pour mieux faire. Mais je veux cueillir tous les fruits *permis* que je trouverai sur mon chemin. »

Il y avait quatre jours que ces deux lettres des deux frères étaient sur la route de France, quand Léopold Robert se coupa la gorge avec un rasoir dans son atelier, le 20 mars 1835. Qu'il ait été poussé à cette horrible extrémité par le dégoût de la vie, suite de la fatale passion qu'il portait au fond de son cœur, c'est ce qui ne saurait faire la matière d'un doute; mais quant à la circonstance ou aux faits instantanés qui

lui ont fait prendre subitement cette résolution, on les ignore et on les ignorera sans doute toujours, puisque son frère lui-même, qui n'a quitté Léopold que peu de minutes avant l'instant fatal, n'avait pas prévu cet événement. Ce qui paraît certain, c'est que Léopold Robert, épuisé tout à la fois par la force et la durée de ses chagrins, ainsi que par l'espèce de fureur avec laquelle il a conduit l'exécution de son dernier tableau, n'était plus toujours maître de sa volonté dans les derniers jours.

On conçoit alors comment la moindre impression, causée, soit par un refroidissement redouté, ou par une jalousie imaginaire, a pu le porter à en finir tout-à-coup avec la vie. Au surplus, je joins ici la relation de cet événement, qu'Aurèle Robert a envoyée à M. M^{*****}, un mois après, et lorsque son esprit, un peu remis du coup affreux qui l'avait ébranlé, fut en état d'en rassembler les circonstances :

*A M. M^{*****}.*

« MONSIEUR,

» Le 15, date de la dernière lettre que vous écrivit Léopold, était un dimanche. Nous avions l'habitude de passer ces jours-là à la maison, soit à écrire, soit à nous reposer. Dans la matinée, un jeune peintre allemand vint nous prendre et nous conduisit chez des dames vénitiennes pour voir des miniatures. Après

être rentrés et avoir déjeuné , nous étions dans la grande salle à causer avec J****. En parlant de mes petits succès, Léopold, qui déjà la veille m'avait tenu un langage semblable, me dit que je devrais me marier tandis qu'il en était temps, que ce serait une folie de ne pas le faire, etc., etc. Il me prêcha avec tant de chaleur et de force à ce sujet, que toutes les raisons que j'aurais eues à lui opposer ne valaient plus rien. Le soir nous dînâmes avec quelques amis chez le restaurateur, et notre Allemand nous conduisit chez un médecin de son pays venu ici pour sa santé, et accompagné de sa femme et de sa belle-sœur. J'y allais assez ordinairement le dimanche soir, et enfin, à force de prières, j'étais parvenu, ce soir-là, à conduire Léopold chez ces dames, qui s'informaient toujours de lui avec intérêt.

» La soirée se passa d'une manière charmante. Ces dames, fort bonnes musiciennes, offrirent d'abord de faire de la musique, et demandèrent à Léopold ce qu'il préférait qu'elles exécutassent. Elles avaient le *Requiem* de Mozart, qu'il les pria de faire entendre; puis vinrent des valse, et l'on se mit à danser. Léopold lui-même prit part à nos divertissements, et se mit à causer avec une vivacité et une gaieté que je ne lui avais pas vues depuis long-temps. Je jouissais de le voir dans cette disposition; aussi me promettais-je bien de mettre tout en œuvre pour le faire revenir au milieu de cette aimable famille. Avant de rentrer,

nous fîmes encore avec nos jeunes Allemands une assez longue promenade. Nous trouvâmes à la maison le *Journal des Débats*, dans lequel M. D***** annonce l'arrivée du tableau des *Pêcheurs* à Paris : M. de Sacy avait eu l'attention de nous l'envoyer. Je fis lecture à Léopold de l'article qui le concerne, et après lui avoir donné le bonsoir, je montai à ma chambre. Les jours suivants jusqu'au vendredi, nous travaillâmes, selon notre coutume, l'un près de l'autre dans le même atelier. Habituellement nous causions fort peu, autant par habitude que pour ne pas nous distraire de nos travaux ; mais ce jour-là nous étions souvent en conversation. Il a toujours régné entre Léopold et moi une retenue silencieuse extraordinaire entre deux frères qui auraient dû être amis intimes. Cette disposition datait des premiers temps de mon séjour à Rome. Léopold, je dois le dire pour rendre hommage à la vérité, a toujours excité plutôt mon respect que ma confiance ; et lui, de son côté, ne trouvant sans doute pas en moi cette profondeur et cette délicatesse de sentiments propres à correspondre avec les siens, et de plus ayant l'habitude malheureuse de concentrer et de cacher ce qu'il éprouvait, n'était jamais disposé à s'ouvrir franchement à moi sur tout ce qu'il éprouvait.

» Dans les derniers jours, il était inquiet ; il se levait souvent de sa chaise pour allumer son cigare ou pour se regarder dans la glace. Vois donc, disait-

il, quelle singulière figure j'ai; quels yeux fixes; et il voulait les comparer avec les miens. Quelle différence! ajoutait-il. J'ai rencontré tel ou tel qui m'a salué d'une singulière façon, qui m'a regardé d'un drôle d'air!... J'ai l'air d'un fou; je n'oserai partir en cet état.... S'il allait m'arriver un malheur en route!! Je t'en prie, viens donc avec moi en Suisse, tu te marieras. Je voudrais te sentir avec une femme. Tiens, mon cher, crois-moi, les fumées de la gloire ne sont rien, elles laissent un vide immense dans le cœur. —Hé bien, oui, lui disais-je, si tu le désires vivement, nous partirons ensemble.

» Tout en parlant de la sorte, il laissait voir tout ce qu'il avait de mobilité dans ses idées, dans ses projets. Sa parole était entrecoupée, ses discours peu clairs; et je m'efforçais de lui faire rendre sa pensée plus nettement, afin de pouvoir combattre ce qu'il y avait d'inquiétant dans ses discours.

» Excuse-moi, me disait-il alors avec une douceur angélique qui m'arrache aujourd'hui des larmes, je t'inquiète, je te tourmente, mais j'aime à t'entendre; parle, cela me fait du bien.

» Un matin il me dit qu'il se sentait mieux; qu'il avait lu la Bible, qu'il croyait à la grâce.—Hé bien, oui, lui dis-je, n'es-tu pas convaincu maintenant que tu dois être heureux? que Dieu t'a accordé la force d'atteindre ton but si noble, si difficile, et qu'il t'accorde maintenant la récompense de tes peines, dont

tu recueilleras le fruit en jouissant de l'amitié, de l'estime de tes parents, de tes amis ?

» Souvent il venait mettre ses deux bras sur mes épaules, et regardant mon travail : C'est bien, c'est très bien ; ta copie est mieux que la mienne, disait-il en poussant un soupir. Ça ne va plus, ma vue baisse ; je n'ai plus de plaisir au travail ! — Je lui répondais : Quand tu te seras reposé et que tu feras un tableau original, tu auras sans doute plus de plaisir qu'en faisant cette copie (celle des *Moissonneurs*).

» Enfin, je faisais des efforts incroyables pour ranimer son courage ; mais si l'effet de mes paroles était bon dans l'instant, il était bientôt détruit par le conflit d'idées produites dans son cerveau altéré par la maladie. Une inquiétude constante et vague m'empêchait de manger, et souvent même de travailler. Léopold, qui ne pouvait se dissimuler qu'il en fût la cause, s'accusait d'entretenir mon chagrin, et de son côté il paraissait tout aussi préoccupé de moi que je l'étais de lui.

» Quelquefois je l'entraînais à la seule promenade de Venise qui soit agréable, au quai des Esclavons ; mais il y revoyait des *Chiozzotti* qui lui rappelaient par trop péniblement les fatigues que lui avait causées son tableau des *Pêcheurs*. D'ailleurs il se plaignait toujours du froid, et particulièrement de celui qu'il éprouvait à la tête. Sa santé cependant paraissait assez bonne dans les derniers jours de sa vie.

» La dernière lettre qu'il reçut de Florence est arrivée le 8. Elle lui annonçait le projet d'aller à Rome, le félicitait de la réussite de son tableau dont on lui demandait une description. Cette lettre fut brûlée, comme les autres l'avaient été quelques jours avant, avec un calme qui annonçait une détermination fixe. Il n'aimait pas à me parler de sa passion; cependant je ne pus m'empêcher alors de lui dire que c'était à elle que j'attribuais l'état de découragement auquel il était réduit: « Tu te trompes, me répondit-il, j'en suis guéri, je n'y pense plus. — Si ce n'est pas de la passion que tu souffres, c'est de ses suites, lui dis-je; maintenant que tu l'as arrachée de ton cœur, tu dois sentir un vide; c'est le moment d'essayer à te distraire. Allons en Suisse ou à Paris, là tu trouveras une occasion de te marier. — Ah! mon cher, il est trop tard! ô Dieu! si je pouvais revenir dix ans en arrière, comme je le ferais!.... »

» La veille de sa mort, nous étions réunis le soir comme de coutume dans la chambre de nos *padroni di casa*, avec MM. F***** et J*****. Léopold était plus triste encore qu'à l'ordinaire, et il ne prit aucune part à la conversation générale. J'affectais de paraître gai, mais par moment je sentais les forces m'abandonner, autant par inquiétude que par besoin de sommeil. Ses yeux étaient sans cesse fixés sur les miens, et souvent il me demandait ce que j'éprouvais. Nous sortîmes enfin, et dans ce moment, il me re-

commanda d'entrer dans sa chambre en montant vers la mienne; ce n'était pas mon habitude, parce que Léopold se couchait ordinairement de bonne heure. Lorsque j'entrai chez lui, il m'attendait pour m'offrir un verre d'eau sucrée à la fleur d'orange, dans l'intention de favoriser mon sommeil, et il me tendit la main avec une expression tendre et triste qui me déchire maintenant le cœur.

» Je dormis fort mal. Le matin je me levai un peu tard, et Léopold, contre son habitude, monta jusqu'à ma chambre. Après nous être réciproquement demandé et donné de nos nouvelles, sans doute avec aussi peu de sincérité l'un que l'autre, Léopold me demanda ce que je lui conseillais de faire, et s'il devait partir. Comme nous avions souvent parlé de ce voyage, de ses chances et de ses avantages; comme je savais que tous ses amis lui avaient conseillé de le faire, je ne vis dans cette question de Léopold qu'une preuve nouvelle du peu de fixité qu'il y avait dans ses idées et ses résolutions, et je me bornai à lui dire que je m'en référais à lui, et qu'il devait bien se consulter pour prendre le parti le plus sage. « *Eh bien, je pars!* » dit-il; puis, après un moment de réflexion, il fait quelques pas pour entrer dans la chambre de M. F*****, avec lequel il aurait pu se mettre en route le lendemain. Il s'arrête, il revient, il retourne; puis, revenant encore tout-à-coup et comme entraîné par un mouvement involontaire, qui fut sans doute l'arrêt de

sa mort, il me dit : « Avant de me décider, il faut que j'aie dit deux mots en bas. » Il descend avec rapidité en me criant : « Aurèle, voilà ton tailleur qui monte. » En effet, je suis forcé de m'arrêter quelques instants avec cet homme, puis je descends. J***** était à déjeuner dans la chambre de ces dames, et là je ne pus m'empêcher de témoigner l'inquiétude que me causait la situation de Léopold, qui, à ce que j'appris en cet instant, était allé à l'atelier. Comme nous avons l'habitude constante d'y aller et d'en revenir ensemble, son départ me surprit, et sans savoir pourquoi, j'y courus plus vite que de coutume. En chemin je m'aperçus que j'avais la clef de l'atelier dans ma poche : il n'aura pu entrer, me dis-je ; où sera-t-il ? En ce moment, il arriva qu'au détour d'une rue un malheureux chien vint se jeter dans mes jambes en aboyant, et de cet instant un pressentiment funeste s'empara de moi. Tout troublé, j'arrive au palais Pisani ; je demande à notre vieille servante si mon frère y est. — Oui. — Par où est-il entré ? — Il a donné le tour. Je donne le tour, je trouve la porte fermée. Un trait de lumière m'a frappé ; tout mon sang se met en mouvement ; je fais une courte prière pour demander à Dieu du secours, et je revole à la première porte que j'essaie encore d'ouvrir avec ma clef. Je frappe ; j'appelle..... Rien ! Je m'élançai comme un furieux sur la porte que je brise avec effort ; je traverse un petit vestibule, j'enfonçai la seconde porte comme la pre-

mière..... Grand Dieu ! quel coup de foudre ! mon pauvre Léopold étendu la face contre terre, au milieu d'un lac de sang !

» Pétrifié à cette vue, je tombe à genoux pour recevoir deux soupirs qui s'exhalaient encore de cette pauvre dépouille mortelle. Notre vieille bonne pousse des cris et des gémissements. Je la supplie d'aller chercher du secours et je reste seul ; je jette alors les yeux avec effroi sur ses mains, pour chercher l'instrument cruel qui m'a ravi ce malheureux frère, et je le vois posé sur une malle où le sang avait coulé d'abord, et d'où Léopold était tombé après avoir fait son coup infernal.....

» Devant ce cadavre sanglant, le souvenir de mon frère Alfred, mort de la même manière dix ans avant, jour pour jour, se présenta à mon esprit, et je sentis qu'il fallait rassembler tout mon courage pour ne pas succomber au désespoir, pour me conserver pour mes chères sœurs. Je priai Dieu pour nous tous, mais mes idées n'avaient aucune clarté : un froid d'horreur les arrêtait ; je ne pouvais proférer aucune plainte, car la douleur entraînait en moi comme un liquide entre dans un vase.....

» Léopold m'a avoué anciennement que deux ou trois fois il avait éprouvé des découragements tels, qu'il avait eu l'affreuse idée de se détruire : c'était dans les premiers temps où il était à Rome, et où il était tourmenté de l'idée de réussir et d'acquitter les

dettes qu'il avait contractées; mais depuis la mort de notre chère mère et de notre frère, les idées de Léopold s'étaient tournées vers la religion. Elles s'étaient fortifiées depuis, et il ne parlait du suicide qu'avec horreur, et de notre pauvre frère qu'avec pitié.

» Lorsque nous vîmes habiter cette maison (à Venise), il avait éprouvé déjà une espèce de crise qui m'effraya beaucoup : c'était en été; la chaleur lui avait causé une inquiétude et un malaise qui lui firent croire qu'il était atteint d'une maladie très grave. Un matin il arrive à l'atelier où je travaillais, se jette sur une chaise, et poussant un grand soupir, s'écrie : « Mon cher Aurèle, c'est fini de moi; dans quelques jours je serai mort! » Je faillis tomber à la renverse. Cependant, comme je ne vis pas immédiatement des signes sensibles du mal qu'il disait éprouver, je m'efforçai de le rassurer. Il m'assura alors avoir entendu dire qu'il existait des maladies venant tout-à-coup, et qu'il était certain d'en avoir une de cette sorte. Nous courons à la maison; on fait appeler un médecin, qui, après avoir visité et questionné mon frère, déclara qu'il n'y avait pas apparence de maladie. Léopold fut le premier à rire de sa terreur panique; il se remit, et bientôt les distractions que nous trouvâmes dans cette maison lui rendirent de la gaieté et son énergie. Nulle part ailleurs il ne se serait trouvé mieux qu'ici, entouré comme il l'était d'amis, de son frère, de trois dames remplies d'obligeances pour lui,

et qui prévenaient tous ses désirs. Que lui manquait-il ?
Y a-t-il de la faute de quelqu'un ? »

Toutes les circonstances relatives à la conduite de Léopold Robert pendant les derniers jours qui ont précédé sa mort, concourent à prouver que sa résolution était invariablement arrêtée. Un calme et un sang-froid apparents ont présidé à toutes ses actions : un quart d'heure avant l'accomplissement de son projet, la vieille bonne qui soignait l'atelier des deux frères l'a vu peindre encore.

Outre le testament qu'il a laissé, daté de Frascati, le 16 octobre 1830, où il dispose de ce qui lui appartient en faveur de sa famille, il a écrit neuf jours avant sa mort un billet que l'on a trouvé dans ses papiers. Il est adressé à son frère Aurèle, et est ainsi conçu :

« Je laisse à mon frère Aurèle Robert tous les dessins qu'il a faits d'après mes tableaux, et que j'ai acquis à différentes époques. Il pourra faire de ces dessins tout ce qui lui semblera le plus avantageux dans son intérêt, ce qui est d'autant plus juste que ces dessins n'ont pas été payés par moi à leur juste valeur. C'est une petite marque de ma vive reconnaissance pour l'assistance de l'amour fraternel le plus dévoué.

» LÉOPOLD ROBERT. »

» Venise, ce 41 février 1835. »

Les observations faites sur la dépouille mortelle de Léopold ont fait connaître qu'il s'était formé un épanchement séreux dans son cerveau.

Le corps de Léopold Robert a été enterré à quelque distance de Venise, dans une petite île, le Lido, où l'on dépose les restes de ceux qui n'appartiennent pas à l'Église catholique. Ses obsèques ont eu lieu sans pompes. Son corps, placé dans une barque, fut suivi jusqu'au lieu de la sépulture par son frère, par ses amis et par les artistes de Venise et ceux étrangers à cette ville, qui confondirent leurs larmes pendant cette lugubre cérémonie.

La vie et la mort de L. Robert démontrent bien, quelque heureuses qu'aient pu être d'ailleurs les circonstances ordinaires de la vie d'un homme, ce que la condition humaine a toujours d'imparfait en un point.

L. Robert est né au sein d'une famille honnête et laborieuse, dont tous les membres ont été doués des qualités du cœur et de l'esprit; l'éducation qu'il a reçue a suffi pour développer en lui ce qu'avaient de précieux son âme et son intelligence. Né heureusement pour la culture des arts, ses parents l'ont lancé d'eux-mêmes dans cette carrière; un noble protecteur l'y a soutenu et encouragé jusqu'à ses premiers succès; ses succès ont toujours été en croissant. Loin de trouver des envieux dans ses rivaux, les artistes l'ont aidé amicalement, ont toujours applaudi à sa gloire; il a éprouvé le rare bonheur de pouvoir s'acquitter envers

sa famille et son protecteur au moment même où son nom devint célèbre. Par une faveur spéciale du ciel, il a rencontré dans un de ses admirateurs un ami incomparable, qui lui a prodigué les conseils les plus sages et les plus tendres. Plein de sollicitude pour l'avenir de son frère Aurèle, Léopold est parvenu à faire développer et fleurir son talent et à lui léguer une profession honorable. Enfin, sa noble conduite envers tous ceux avec lesquels il est entré en relation, la pureté de son âme, la délicatesse de son esprit, et son admirable talent, faisaient briller au-dessus de sa respectable famille, qu'il adorait et dont il était adoré, une auréole de bonheur et de gloire aussi pure que brillante.

Et cependant toute cette vie, si pleine de bonheur apparent, renfermait un germe fatal de destruction. Naturellement timide et triste, Léopold avait pour qualité contraire une ardeur d'imagination qu'il exagérait d'autant plus, qu'il se sentait moins propre à agir avec la force et la résolution que communiquent ordinairement les passions franches et extérieures. C'était un de ces hommes qui préfèrent les brillantes illusions qu'ils se sont faites, aux chances d'une réalité qui ne serait jamais qu'un mécompte pour eux; en sorte que, comme toutes les âmes trempées de cette manière, Léopold trouvait un certain charme à nourrir ses douleurs et ses chimères. La mort de son frère Alfred l'avait d'ailleurs profondément frappé; et

en rapprochant divers passages de ses lettres où il fait allusion à ce malheur, en comparant les dates analogues de la mort des deux frères à dix ans de distance *jour pour jour*, il est bien difficile de ne pas croire que Léopold, avec les sentiments religieux qui l'animaient, garanti par les efforts de sa raison et par les conseils de son ami M. M*****, et après avoir donné tant de preuves de tendresse à sa famille, n'ait pas, malgré tous ces motifs, cédé à une idée de fatalisme qui le subjuguait à son insu.

Dans l'intérêt de la vérité, et pour dégager Léopold du reproche qu'on pourrait lui faire d'avoir terminé volontairement ses jours, je dois dire qu'après avoir lu ses lettres avec l'attention qu'exigeait la tâche que je remplis, dans toutes j'ai trouvé l'expression constante de l'horreur du suicide et une résignation complète aux volontés du ciel. Ces sentiments, il les a exprimés jusqu'aux derniers jours de sa vie. Ainsi, comme un homme menacé d'être submergé par les eaux, il a courageusement combattu le dernier flot qui l'a englouti.

Ainsi que tous ses amis, j'ai cherché à découvrir l'accident, l'occasion qui ont pu le décider à porter le coup fatal; mais son frère Aurèle lui-même n'a pu s'en rendre compte ni les déterminer. Quant à moi, je suis porté à croire que, dans l'état d'incertitude et d'agitation où l'avait jeté son projet de quitter Venise, l'anniversaire de la mort de son frère Alfred a pu

l'entraîner tout-à-coup à imiter ce fatal exemple. Ceux qui ont fait une longue expérience de la vie ont pu observer que les êtres profondément dégoûtés du monde, cèdent ordinairement à une détermination frivole, mais subite, quand ils se détruisent. Un reproche qu'on leur adresse, les cris plaintifs d'un animal, un jour nébuleux, la plus légère contrariété enfin, suffit pour pousser leur âme à bout et produire sur elle l'effet de la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

On n'a point oublié l'étonnement douloureux que la mort de cet infortuné jeta dans toutes les âmes ; mais pour faire juger de la profondeur des regrets que sa perte a causés à sa famille, et dans l'intention de ne rien laisser ignorer de ce qui peut faire ressortir ce qu'il y avait de tendre, de noble et d'excellent dans l'âme de Léopold Robert, je terminerai cette notice en citant les principaux passages d'une lettre que sa sœur, M^{lle} A***** écrivit à M. M*****e, dans la nuit même qui suivit le jour où la fatale nouvelle parvint aux habitants de la Chaux-de-Fonds.

29 mars 1855.

« Permettez, monsieur, que dans cette nuit de douleur et de larmes, je vous fasse part de toute l'angoisse de mon âme, à vous l'ami par excellence, à vous, monsieur, qui avez deviné et compris tout ce que l'âme de notre si malheureux Léopold renfermait d'angoissantes douleurs. Pourquoi faut-il que, mé-

connaissant tout ce que cet état avait d'alarmant, nous n'ayons rien tenté pour l'en faire sortir ? Si, après avoir reçu votre dernière lettre, j'avais tout quitté pour aller arracher notre précieux Léopold à l'état de découragement qui a rompu son existence, peut-être aurais-je réussi !.....

» Des amis dévoués, chargés par notre courageux Aurèle de nous préparer à cette épouvantable catastrophe, l'ont fait avec tout le ménagement qu'inspire une amitié délicate. Mais, quoique porté avec précaution, le coup n'a rien perdu de sa force; il nous a atterrés, et nous sommes encore dans cet état de stupeur qui n'est ni la veille ni le sommeil.

» Un temps viendra, j'en ai la confiance, où nous pourrons envisager avec plus de calme peut-être, mais non avec moins de douleur, le sort, le triste sort d'un frère si parfaitement digne du bonheur qu'il savait répandre sur ceux qu'il aimait !

» Notre Dieu a retiré à lui cette étincelle de son esprit, qui ne trouvait pas d'aliments ici bas. Notre bon, notre excellent Léopold est allé rejoindre une mère chérie et si digne de l'être !

» Un autre frère, qui, vous ne l'ignorez pas, monsieur, vous qui connaissiez toutes les intimes douleurs de Léopold, un frère est mort il y a dix ans, victime de la mélancolie qui, dernièrement encore, vient de faire une nouvelle victime; un frère dont l'âme était aussi belle que celle qui animait notre respectable

Léopold!..... Ah! monsieur, pardonnez-moi, si, ne pensant qu'au soulagement que j'éprouve en m'adressant à celui qui a tant fait pour le bonheur du frère que nous pleurons, je laisse ainsi aller mon âme! Croyez bien que le respect et la reconnaissance envers vous sont des sentiments profondément gravés dans nos cœurs. Je suis si sûre, en m'adressant à vous, d'être comprise dans mes amers regrets; vous-même, j'en suis convaincue, ressentirez si vivement notre perte commune, que je n'ai pu me refuser la douceur que je trouve à parler des vertus de l'être chéri que nous pleurons.

» Faut-il penser à ses talents? Hélas! ils ont été pour lui la flamme dévorante. Ah! dorénavant je n'entendrai jamais parler de la gloire de mon frère sans penser avec désespoir qu'elle lui a coûté la vie. Le tableau, ce dernier tableau!..... dont la vue était l'objet de tous mes désirs, maintenant, il me semble que je ne pourrai jamais la supporter : chacune des figures qui le composent a retenu, a dérobé quelque étincelle de la vie de notre précieux frère, et de quelle vie!.....

» Permettez-moi aussi, monsieur, de vous recommander mon frère Aurèle; lui aussi a bien besoin d'affection, et quoique, grâce au ciel, je n'aie jamais aperçu en lui cette pente à la mélancolie qui a tant tourmenté mes deux chers frères défunts, cependant, après une tempête comme celle qui vient de le frapper, il a besoin de trouver un appui dans ceux qu'il aime.

» Bientôt nous aurons la consolation d'embrasser ce seul frère qui nous reste. Mais que d'amertume aussi dans ce retour ! que d'émotions pénibles et déchirantes ! Cette réunion si désirée ne sera plus complète ; celui qui en faisait la force et l'orgueil a disparu pour toujours ! Comme on a besoin de se dire et de se rappeler que telle a été la volonté de Dieu, de celui à qui rien ne résiste !

» Dans la dernière lettre de notre si cher Léopold, dans celle qui nous annonçait son retour et que nous relisions avec délices, puisqu'il nous le promettait lui-même, certaines phrases qui ne nous frappaient pas alors, nous font voir maintenant tout ce qu'il souffrait. Permettez-moi quelques citations tirées de cette lettre que j'ai là sous mes yeux : « Aurèle, nous écrit il, a » voulu enfin vous apprendre une grande nouvelle, » qui certainement vous causera une impression vive. » Je ne le voulais pas, mes chères sœurs, par un sentiment indéfinissable. Il me semble que je ferais bien » d'entreprendre un voyage, et je ne sais ce qui me » retient ici (à Venise). Je suis comme un paralytique, » moralement parlant ; je ne suis pas capable de » prendre par moi-même un parti, il faut donc écouter » les autres. Dieu veuille que cette dernière détermination nous soit avantageuse à tous ! Le bonheur de » vous revoir, mes bien-aimées, sera toujours senti » par moi ; mais l'idée que j'en ai maintenant est accompagnée d'une tristesse pénible. Je me figure que

» je ne puis plus donner de plaisir à ceux même que
» j'aime le plus, à cause de la mélancolie profonde qui
» semble me suivre. Aurèle me dit que de changer de
» lieu est un remède efficace contre cette disposition ;
» ce qu'il me dit chaque jour me fait du bien. Avant
» un mois donc je serai en route.

» Aurèle le bon frère, si raisonnable et si sensé, res-
» tera. Je n'ajoute rien à ce qu'il vous dit à cet égard ;
» toutes ses réflexions sont si pleines de bon sens,
» annoncent un si grand fonds de contentement in-
» térieur, que j'en bénis le ciel. Notre *Benjamin* est
» destiné à remplir une vocation particulièrement dé-
» sirable, je le prévois ! Sa santé est bonne autant
» que nous pouvons le souhaiter, et sa tête est à
» l'abri des maux qui attaquent ceux qui désirent
» trop.... Dieu le bénisse, et vous aussi, chérissimes
» sœurs !..... Je vous écrirai encore de Milan pour vous
» adresser mon itinéraire. Je vous embrasse de toutes
» les forces de mon âme, en attendant que je vous
» serre dans mes bras. *De grâce, n'annoncez pas en-
» core mon retour, cela ne sert à rien.* »

» Vous ne lirez pas sans émotion, monsieur, les
derniers témoignages de la tendresse de cet angélique
Léopold à ses parents, les dernières expressions qui
nous soient parvenues de ses sentiments intimes. O
mon Dieu ! pourquoi faut-il que cette bouche qui ne
savait que bénir, que ce cœur qui ne savait qu'aimer,
soient devenus froids et insensibles ! etc., etc. »

DESCRIPTION

DES

QUATRE TABLEAUX DE L. ROBERT,

*l'Improvisateur, la Madone de l'Arc, les Moissonneurs,
et les Pêcheurs,*

DONT M. PRÉVOST EXÉCUTE LES GRAVURES.



Une simple pierre tumulaire recouvre les restes de L. Robert au Lido. Mais de tous les monuments qui pourraient consacrer sa gloire et son nom, le plus imposant, le plus digne et le plus durable, est sans doute celui auquel on travaille en ce moment, la gravure de quatre de ses principaux ouvrages : *l'Improvisateur napolitain, le Retour du pèlerinage à la Madone de l'Arc, les Moissonneurs, et les Pêcheurs de l'Adriatique.*

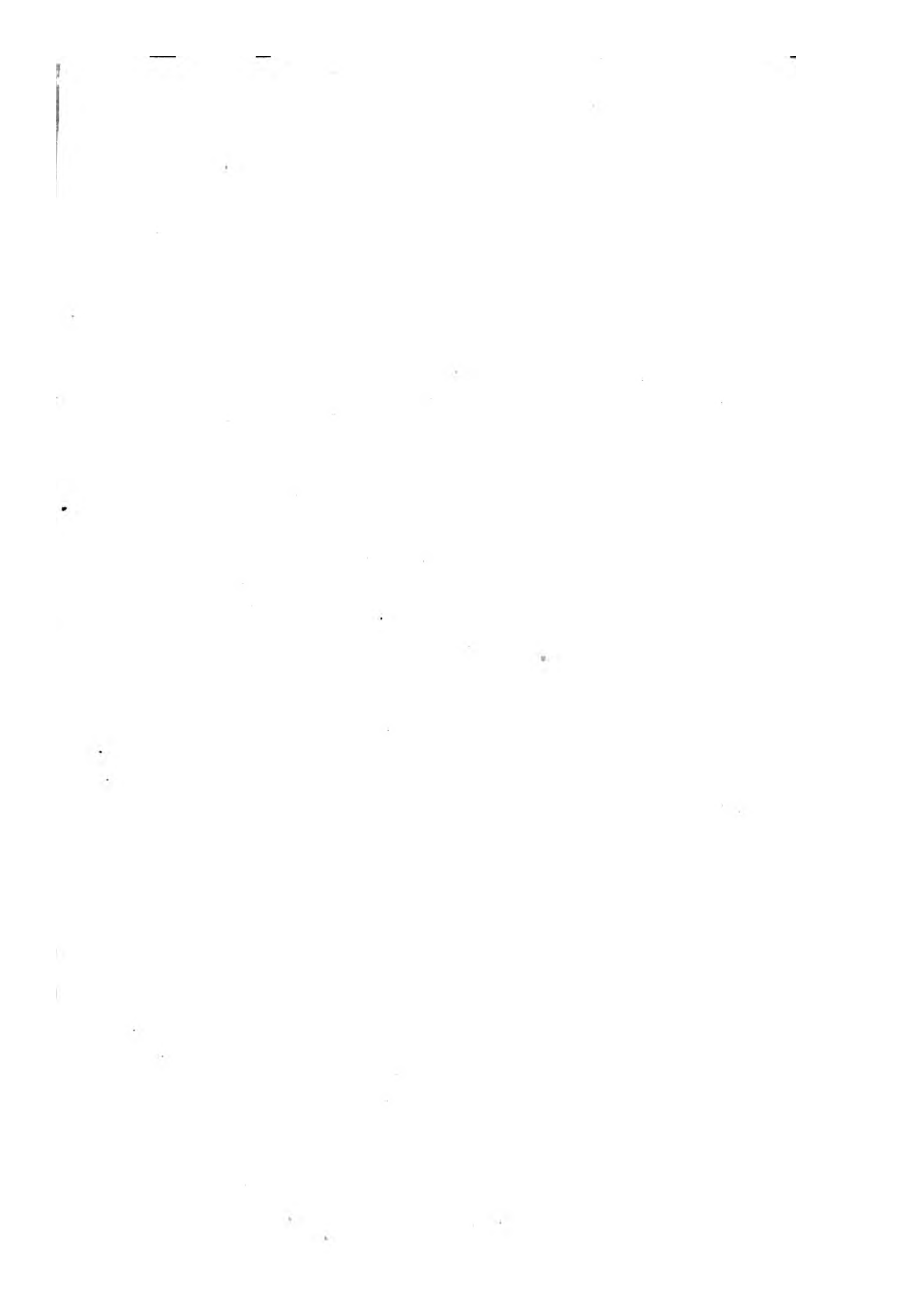
MM. Rittner et Goupil, qui ont entrepris la publication de ces quatre importantes compositions, en ont confié le travail de la gravure à M. Prévost, auteur des planches de *Corinne* d'après Gérard, et de *saint Vincent de Paul* d'après M. Delaroche. Déjà les eaux-fortes de *l'Improvisateur* et de *la Madone de l'Arc*, soumises au jugement de nombreux connaisseurs, sont devenues des gages certains du succès de cette

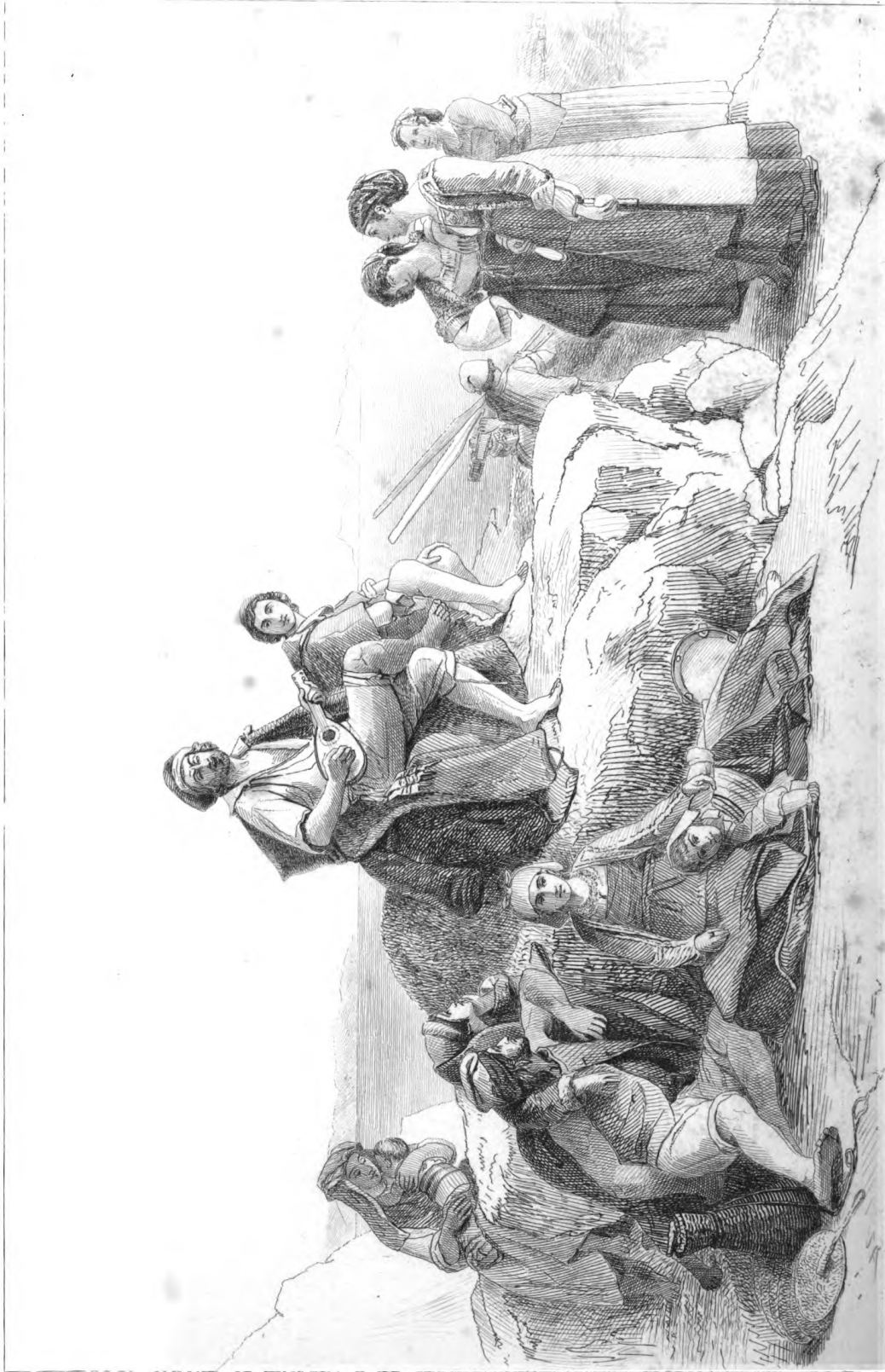
grande entreprise, à laquelle tous les amis des arts, et en particulier ceux qui s'intéressent à la gloire de Léopold Robert, prennent le plus vif intérêt.

Léopold, comme il a été dit plus haut, avait l'intention de caractériser en quatre tableaux les saisons de l'année et les inclinations particulières des principaux peuples en Italie. La mort l'a empêché de réaliser ce projet, en sorte que, dans le choix des quatre tableaux qui formeront l'ensemble de gravures qui vient d'être indiqué, on a été guidé par la nécessité de prendre dans les compositions de Robert celles dont la disposition particulière, présentant le plus d'analogie, permettrait de les opposer comme pendants.

L'Improvisateur, la Madone de l'Arc, les Moissonneurs et les Pécheurs se prêtent on ne peut mieux, par leurs proportions analogues, ainsi que par la disposition et le nombre des figures, à la symétrie que réclame leur réunion.

Toutefois cette détermination, causée en partie par une nécessité matérielle, est loin d'avoir été le principal motif du choix de ces compositions. Entre tous les ouvrages qu'a produits Léopold Robert, les quatre que grave en ce moment M. Prévost sont les plus complets et les plus importants; de plus, ils caractérisent on ne peut mieux les quatre phases du talent du peintre, depuis le moment où il a commencé à devenir célèbre jusqu'à sa mort, de 1822 à 1835.





Grave par Joubert.

L'IMPROVISATEUR.

Point par Lempold, Bachel.

L'IMPROVISATEUR NAPOLITAIN.

L'Italie est tellement connue aujourd'hui, que personne n'ignore le goût et le talent que l'on a pour l'improvisation dans les différentes contrées de ce pays. Cependant les habitants du royaume de Naples se distinguent par cette brillante faculté, qui y est même un trait caractéristique des classes inférieures de la société. Une telle disposition populaire dut frapper L. Robert, et lorsqu'on lui demanda un tableau représentant *Corinne improvisant au cap Misène*, l'aspect, les habitudes du pays et le goût naturel des habitants le préoccupèrent tellement, que la dernière chose à laquelle il pensa, fut Corinne et l'Anglais Oswald. Malgré tous les efforts de son esprit, il fut toujours ramené aux impressions qu'il avait reçues dans ses promenades à Naples et dans ses environs, et son imagination remplaçait toujours là, où sa raison lui demandait Corinne, le poète populaire qu'il avait entendu chanter sur le Môle ou à la foire de Carditello.

Sa composition de *l'Improvisateur napolitain* est d'une simplicité délicieuse. Sur le tertre le plus élevé de la portion de terre qui forme le cap Misène, est assis un homme d'une quarantaine d'années, ayant une jambe croisée sur le genou de l'autre, pinçant les cordes d'une mandoline dont il accompagne la cantilène qui l'aide à improviser. Près de cet homme,

couvert du simple costume de *Lazzarone*, se tient un adolescent, son acolyte. Ces deux figures, placées au centre et au sommet de la composition, se détachent en partie sur la mer azurée du golfe de Baïa et sur un ciel pur qui laisse apercevoir à l'horizon l'île de Capri à droite, et sur la gauche l'autre cap, qui sépare le golfe de Baïa de celui de Naples.

Autour du tertre, où sont l'improvisateur et son jeune compagnon, se tiennent ceux qui écoutent. A droite, deux jeunes filles portant le costume de l'île d'Ischia, dont l'une dirige attentivement son regard sur l'improvisateur, tandis que l'autre écoute en fixant ses yeux vers la terre. Derrière elles, à quelque distance, apparaît une femme plus âgée écoutant aussi; puis dans le lointain, vers la plage, on distingue des pêcheurs qui transportent des avirons.

Dans la partie gauche de sa composition, l'artiste a placé un autre groupe de quatre personnages : une femme d'Ischia, dont le vêtement rouge est rehaussé d'or, et qui, par son attitude accroupie, rappelle les habitudes de l'Orient. Cette femme tient son bras étendu sur sa fille, âgée de sept ou huit ans, couchée à terre et reposant sa tête sur les genoux de sa mère. Près d'elles, il a placé deux pêcheurs, dont le plus jeune s'appuie sur l'autre. Ils sont dans la force de l'âge, et semblent entièrement préoccupés de ce que récite l'improvisateur. Enfin, du même côté, mais derrière le tertre, se tient à l'écart une jeune femme, qui cherche à

calmer les pleurs de son nourrisson qu'elle a éloigné pour ne pas troubler le plaisir des auditeurs.

Rien n'est plus simple et plus majestueux que la disposition générale de cette scène, qui prend tout son intérêt de l'aspect varié des personnages et de l'intention bien nette que le peintre a donnée à chacun d'eux. La délicatesse avec laquelle L. Robert a modifié l'attention chez les trois femmes d'Ischia, est digne de remarque. L'une écoute avec abandon; l'autre, au contraire, paraît mêler involontairement ses réflexions à ce qu'elle entend. La troisième, assise au milieu de la scène avec sa fille, a l'air d'éprouver une satisfaction intérieure, qui communique à son expression ainsi qu'à toute sa personne un calme qui tient de l'extase. Mais rien ne peint mieux ce bien-être moitié physique, moitié intellectuel, causé par ces improvisations chantées dans le pays de Naples, sous un beau ciel et en vue d'une mer admirable, que l'attitude et la physionomie de cette petite fille étendue nonchalamment près de sa mère. Le genre d'attention que cette enfant donne aux chants du poète populaire est on ne peut mieux rendu par le laisser-aller de son corps et de ses bras et par un certain regard vaguement satisfait, qui indique précisément le bien-être dont jouit cette jeune créature.

Les figures d'hommes offrent des beautés de détail qui ne sont pas moins attachantes. L'improvisateur est plein d'énergie, son jeune compagnon plein de

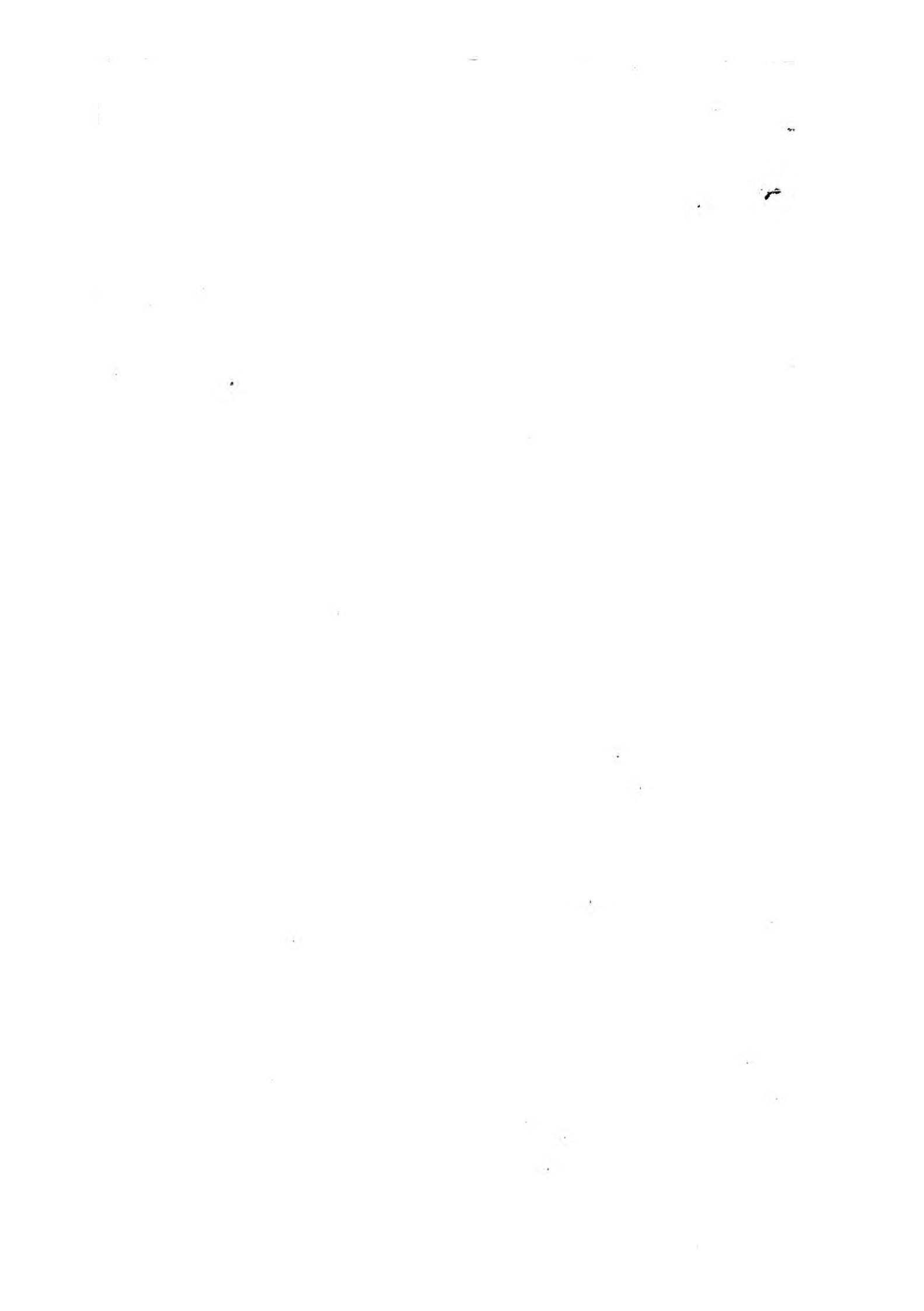


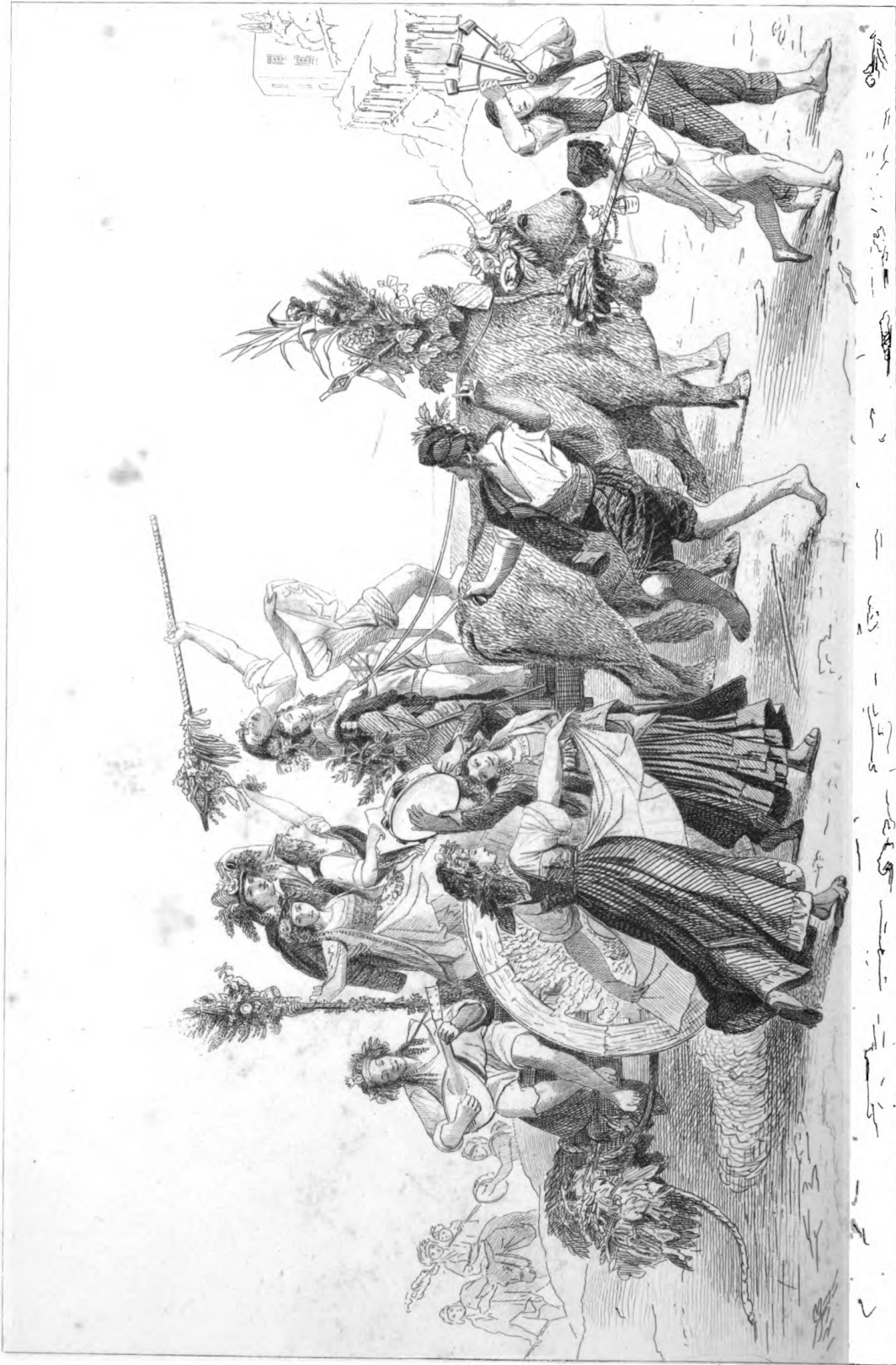
100 DESCRIPTION DES QUATRE TABLEAUX

grâce, et les deux autres pêcheurs qui écoutent font comprendre, par la vivacité de leur expression, la passion que le peuple napolitain a pour la poésie.

Quant au lieu de la scène, copié exactement d'après nature, il a été choisi et peint par L. Robert avec cette profondeur de vérité et cette délicatesse qu'il mettait à tout ce qu'il touchait.

Cette composition à laquelle L. Robert travaillait en 1822, est évidemment du même genre que les premières qu'il avait exécutées avant, et « *qu'il faisait facilement, pour me servir de ses expressions, parce qu'elles ne demandaient qu'une idée.* » Ainsi que ses *Pèlerines se reposant dans la campagne de Rome*; ainsi que son *Brigand en prière*, ses *Chevriers des Apennins*, et plusieurs ouvrages de la même époque. *L'Improvisateur napolitain* est la reproduction sur la toile, d'une scène, d'un sujet dont l'artiste avait été fréquemment témoin. Cependant il est facile de reconnaître dans cette dernière production plus complexe et dont l'ensemble présente tant d'unité et de grandeur, qu'en la composant L. Robert a fait de nouveaux efforts pour agrandir son talent et donner au public une conception plus forte que ce qu'il appelait ses *petits tableaux*. Dans *l'Improvisateur napolitain*, on découvre déjà infiniment d'art dans le balancement des lignes que forment les différents groupes, et les détails en sont traités avec beaucoup d'études et de recherches. On est frappé surtout, en observant cet





Gravé par Dubouché.

LA MADOINE DE L'ARC

Paris par Lepold Robert

ouvrage, du soin que l'artiste a pris de relever tous ses personnages par la pureté du style, sans leur rien ôter toutefois de leur originalité nationale et populaire.

LE RETOUR DU PÈLERINAGE A LA MADONE DE L'ARC.

Léopold Robert aimait à prendre ses sujets dans les classes les plus humbles de la société, et à en relever l'humilité par la pureté et l'élévation du style. Cette double disposition de son esprit a influé sur la composition de ses moindres ouvrages; elle se fait sentir dans *l'Improvisateur napolitain*, et elle domine évidemment dans son tableau représentant *le Retour du pèlerinage à la Madone de l'Arc*, terminé en 1827.

L'Italie méridionale est le pays d'Europe où certaines traditions du monde païen se sont le mieux conservées, au moins quant aux formes; et dans une partie du royaume de Naples, autrefois la Grande-Grèce, les usages que le peuple y conserve tirent souvent leur origine de la plus haute antiquité. On n'est pas éloigné de croire, par exemple, que les danses populaires, telles que la *tarentella* et la *saltarello*, sont des traditions effacées de la *cordace* des anciens Grecs. Le goût des fleurs tressées, des processions pompeuses, des danses en marchant au bruit des instruments, ainsi que l'usage de se vêtir d'habits brillants et de ne se mouvoir en marchant qu'avec une certaine gravité majestueuse, sont autant d'anciennes habitudes qui plaisent infini-

ment au peuple des campagnes et des îles du royaume de Naples, qui ne manque pas de les suivre dans toutes les cérémonies religieuses qui leur en fournissent l'occasion.

La scène par laquelle Léopold Robert a représenté le *Retour du pèlerinage à la Madone de l'Arc* en fournit un exemple. Il ne put voir sans en être frappé ce maintien et ces expressions si graves que conservent les gens du peuple en Italie, lorsqu'ils se livrent même aux plaisirs les plus entraînants, comme la danse. Ces beaux costumes à demi orientaux des femmes d'Ischia, dont la pesanteur spécifique semble ajouter quelque chose encore à la gravité naturelle de leurs mouvements et de leurs figures, parurent propres à l'artiste, en les opposant à la vivacité des Lazzaroni, à caractériser ce qu'il y a de frivole au fond, et de majestueux quant aux formes dans le peuple napolitain. Mais pour exprimer plus complètement son idée et être tout-à-fait vrai, il pensa à déployer cette pompe extérieure de tradition évidemment païenne, en l'appliquant, comme les habitudes du pays l'y autorisaient, à une cérémonie chrétienne.

Aux fêtes de la Pentecôte, les gens du peuple de Naples ont coutume de se rendre en pèlerinage à la *Madone de l'Arc*, chapelle située dans un petit village à quelque distance de la capitale, pour prier la vierge d'être favorable à la fertilité des terres. Sur un chariot traîné par des bœufs, se placent des hommes et

des femmes, non seulement vêtus de leurs plus beaux habits, mais ornés avec des fleurs et des feuillages de toute espèce. Dans leurs mains ils tiennent des thyrses composés des productions végétales les plus brillantes du pays, et auxquels pendent des amulettes et des images de la vierge et des saints. Le chariot, ainsi que les animaux qui le traînent, sont couverts des mêmes ornements et s'avancent lentement entourés d'hommes, de femmes et d'enfants dansant et faisant retentir l'air de leurs chants, du son des castagnettes et d'autres instruments de percussion. C'est avec ce cortège, précédé et suivi d'une foule de pèlerins et de curieux montés sur des chevaux et des ânes, ou portés sur des petits cabriolets couverts de cerceaux (*calessi*), garnis aussi de fleurs et de feuillages, que l'on va visiter la *Madone de l'Arc*, et que l'on en revient à la chute du jour.

Léopold Robert, dont l'imagination aimait à se reposer sur toutes les choses belles, grandes et élevées, en choisissant pour sujet *le Retour du pèlerinage à la Madone de l'Arc*, en a éloigné toutes les circonstances qui auraient pu le rabaisser. Sa composition ne comprend donc que le chariot traîné par les bœufs, deux femmes et quatre hommes montés dessus, et à peu près autant de personnages dansant ou jouant des instruments autour d'eux.

Sur le char est une jeune fille assise, se maintenant à un thyrses fixé sur le char, tandis qu'un jeune homme,

dont le chapeau pointu est couvert de feuilles et de fleurs, la soutient par la taille et semble prendre le même soin envers une fille plus jeune, occupée à faire une espièglerie à un jeune garçon renversant son thyrses et s'appuyant lourdement sur un enfant Lazzarone qui souffle machinalement dans un sifflet de ferblanc. En ajoutant à ces personnages celui de l'Improvisateur napolitain avec sa mandoline, que l'artiste a placé sur l'arrière du char, on aura une idée complète de cette partie du tableau.

Devant le char il y a deux femmes, belles par leurs traits, par la grandeur et la grâce majestueuse de leurs mouvements; toutes deux dansent, l'une en jouant du tambour de basque, l'autre en déployant avec élégance son tablier. A droite de ces deux belles figures est celle d'un Lazzarone dansant aussi, faisant résonner ses castagnettes, mais avec cette aisance et cette fierté qui distinguent le peuple napolitain dans ses jeux. Cependant on aperçoit la tête et les épaules des bœufs qui agitent en marchant les feuillages qui couvrent leurs cornes ou décorent leur joug.

Devant le char marchent deux enfants du peuple: le plus jeune presque nu, portant un thyrses sur l'épaule, le second faisant retentir un instrument de bois et ouvrant la marche du cortège.

A quelque distance de la composition principale, on distingue des pèlerins et pèlerines suivant le char; et dans l'intervalle libre que laissent les figures, on

reconnait le golfe et une partie de la ville de Naples, jusqu'à Castellamare et Sorrente.

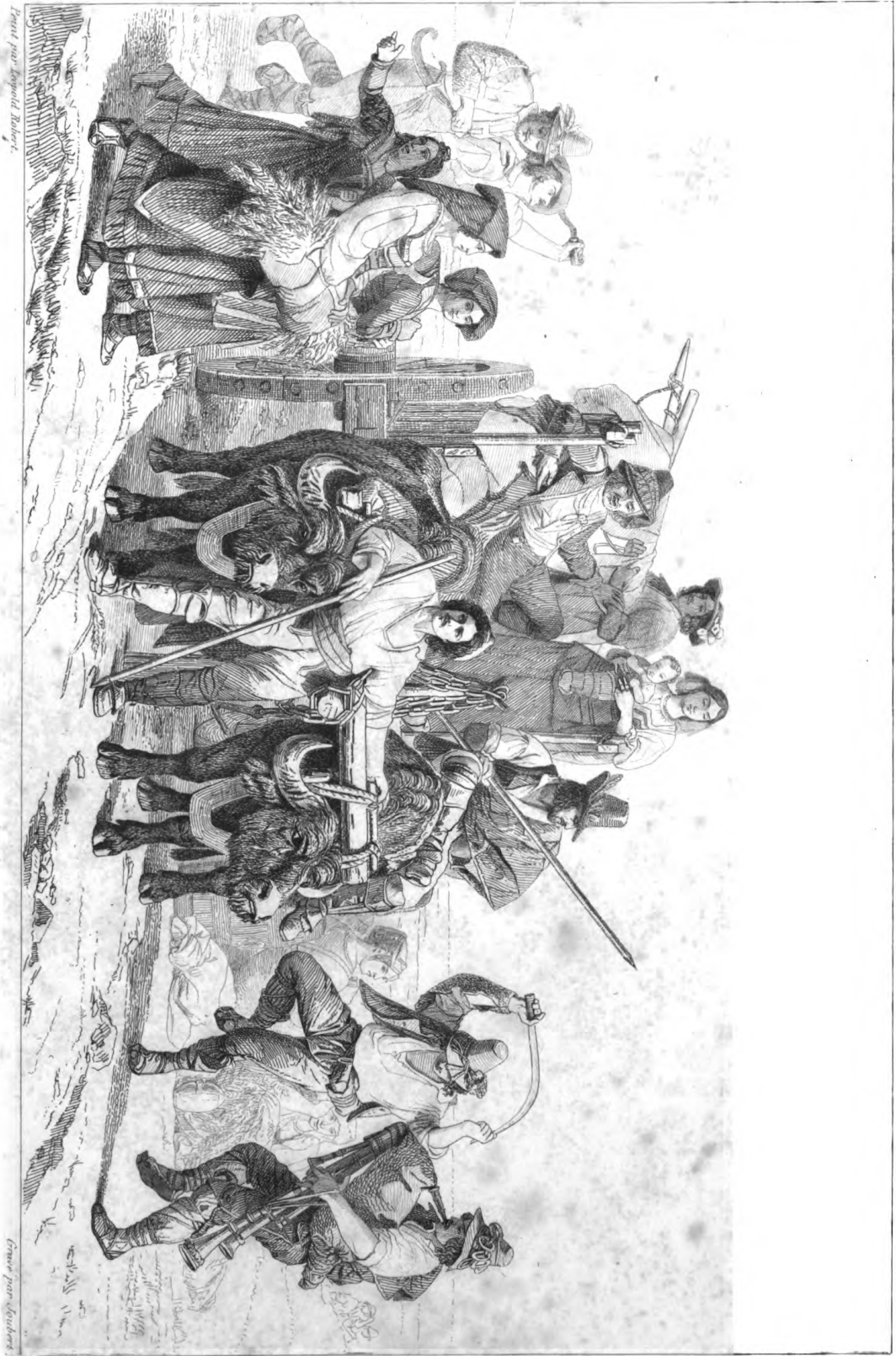
Dans cet ouvrage remarquable, il est facile de voir que l'artiste a fait de nouveaux efforts pour élever et châtier son style, soit dans l'ensemble de la composition où rien n'est donné au hasard, soit par le choix des mouvements et par la délicatesse du dessin, où tout a été étudié avec un soin et une recherche extrêmes. La grande quantité de petits tableaux et l'extrême simplicité des sujets achevés jusque là par L. Robert, avaient fait considérer cet artiste, par quelques critiques superficiels, comme un *peintre de genre*, comme si l'élévation d'un artiste ou d'un poète ne tenait pas à celle de son style, bien plutôt qu'à l'espèce de sujet qu'il traite. L. Robert, sensible à ce reproche qu'il méritait si peu, et ayant à cœur de faire reconnaître à quel point il était mal fondé, prit pour sujet le retour de la *Madone de l'Arc*, où ne figurent que des paysans et des hommes de la dernière classe du peuple, mais qu'il eut l'art de représenter, tout en se conformant à la nature, avec une grâce et une majesté qui rivalisent avec celles que l'on admire dans les plus belles compositions antiques. Ce tableau, exposé au salon de 1827, recueillit les suffrages de tous les connaisseurs et particulièrement des artistes qui, en le voyant, prévirent que Léopold était sur le point de mûrir et de perfectionner son beau talent.

L'ARRIVÉE DES MOISSONNEURS DANS LES MARAIS PONTINS.

Ces prévisions se réalisèrent au-delà de toute espérance. En 1831, Léopold Robert exposa au salon huit ouvrages tous dignes de lui, mais dont quatre, les *Pifferari*, *l'Enterrement d'un aîné de famille*, la *Femme napolitaine pleurant sur les ruines de sa maison*, et enfin *les Moissonneurs*, auraient suffi, chacun pris isolément, pour établir et consolider la réputation d'un peintre.

Dans la scène des *Pifferari*, jouant de la cornemuse devant une image de la vierge à Rome, Léopold a atteint le dernier degré de perfection dans ce genre de compositions qu'il appelait *ses petits tableaux*, et où il n'y avait qu'une *idée*. Vérité d'expression, force de dessin, de modelé et de coloris, toutes les qualités éminentes dans une peinture se trouvent réunies dans cette belle production.

On ne fut pas moins frappé de la disposition profondément dramatique de cette famille de paysans romains pleurant, tandis que l'on enlève le corps de leur fils aîné mort à la fleur de l'âge. Cette fois, pour peindre la douleur de gens simples et rudes même, Léopold trouva dans son talent des ressources qu'on ne lui soupçonnait pas, une énergie extraordinaire d'exécution, et quelque chose de singulièrement pa-



Dessiné par Eugène Delacroix.

Gravé par Goussier.

LES MOISSONNEURS



thétique dans l'arrangement de la scène et l'expression des personnages.

Non moins touchante, mais plus gracieuse et plus élevée, telle parut la composition de la Femme napolitaine pleurant sur les ruines de sa maison en cendres, auprès de son enfant qui joue. C'est encore un *petit tableau*, et il n'y a qu'une *pensée* ; mais en ce genre, c'est le chef-d'œuvre de Léopold Robert, qui, en l'exécutant, a su conserver toute la vivacité de l'inspiration de la nature, tout en s'élevant jusqu'à la beauté et la douleur antiques, telles qu'on les trouve exprimées dans les jeunes filles de Niobé.

Puis viennent *les Moissonneurs*. Le milieu de la scène est occupé par un char traîné par des buffles, que maintient au repos un jeune homme appuyé sur un aiguillon et sur le timon de la voiture. Le maître du champ, homme âgé, donne l'ordre de s'arrêter à cette place et d'y déployer la tente dont un jeune paysan debout dans le char tient les voiles. Près du vieillard couché, est une femme dans la force de l'âge, tenant son jeune enfant dans ses bras : tel est le groupe principal.

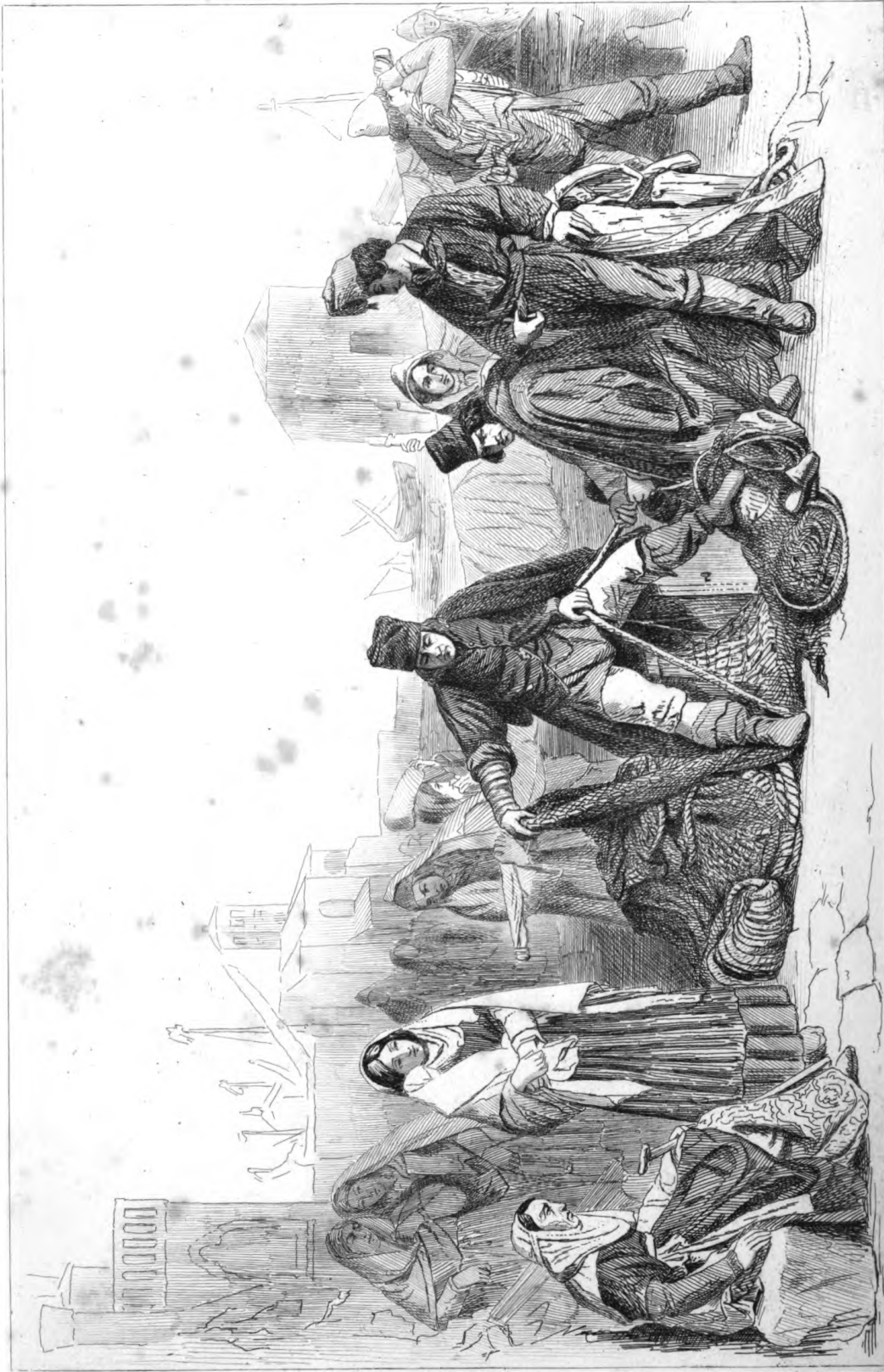
A gauche sont trois jeunes moissonneuses, accompagnées de deux moissonneurs, qui tous se rendent au lieu indiqué pour le centre des opérations de la moisson. A droite, deux autres jeunes moissonneurs, armés de leur faucille, dansent à la manière du pays, tandis qu'un homme dans la force de l'âge, et assis

sur l'un des buffles, les regarde avec cette gravité attentive qui distingue les hommes des pays méridionaux.

Entre ces différentes figures qui occupent les premiers plans, on aperçoit plus loin dans la campagne des femmes, des hommes d'âges différents, se reposant sur la terre en attendant les ordres du maître du champ.

Derrière cette scène se déploient un ciel légèrement voilé par des vapeurs chaudes, et la partie des marais Pontins voisine de Monte-Circello.

Peu d'hommes, chez les modernes, ont eu un sentiment du beau plus naturel et plus fort que Léopold Robert. A voir la naïveté qui règne dans les gestes de tous les personnages du tableau des *Moissonneurs*, et lorsque l'on se sent saisi par cet air de puissance, par cette haute beauté et ce grandiose, empreints sur la figure calme de tous ces paysans, on ne sait réellement pas de quel temps est cet ouvrage où l'on retrouve toute la gravité de la statuaire antique, jointe à cette soudaineté que présentent seules les productions inspirées par la nature, et copiées en quelque sorte d'après elle.



Gravé par Lambert

LES PÊCHEURS
1ère Composition.

Peint par Eugène Delacroix.

DÉPART DES PÊCHEURS DE L'ADRIATIQUE POUR LA PÊCHE
DE LONG COURS.

Les lettres de Léopold Robert ont appris au lecteur les chagrins profonds et les tracas d'esprit que cet artiste ne cessa pas d'éprouver pendant les années qu'il employa à concevoir et à exécuter son tableau des *Pêcheurs*. A toutes ces inquiétudes s'en mêlait encore une qui assiege ordinairement les hommes de mérite quand, après un grand effort et un grand succès, ils sentent la nécessité d'affronter de nouvelles difficultés et de se surpasser en quelque sorte eux-mêmes.

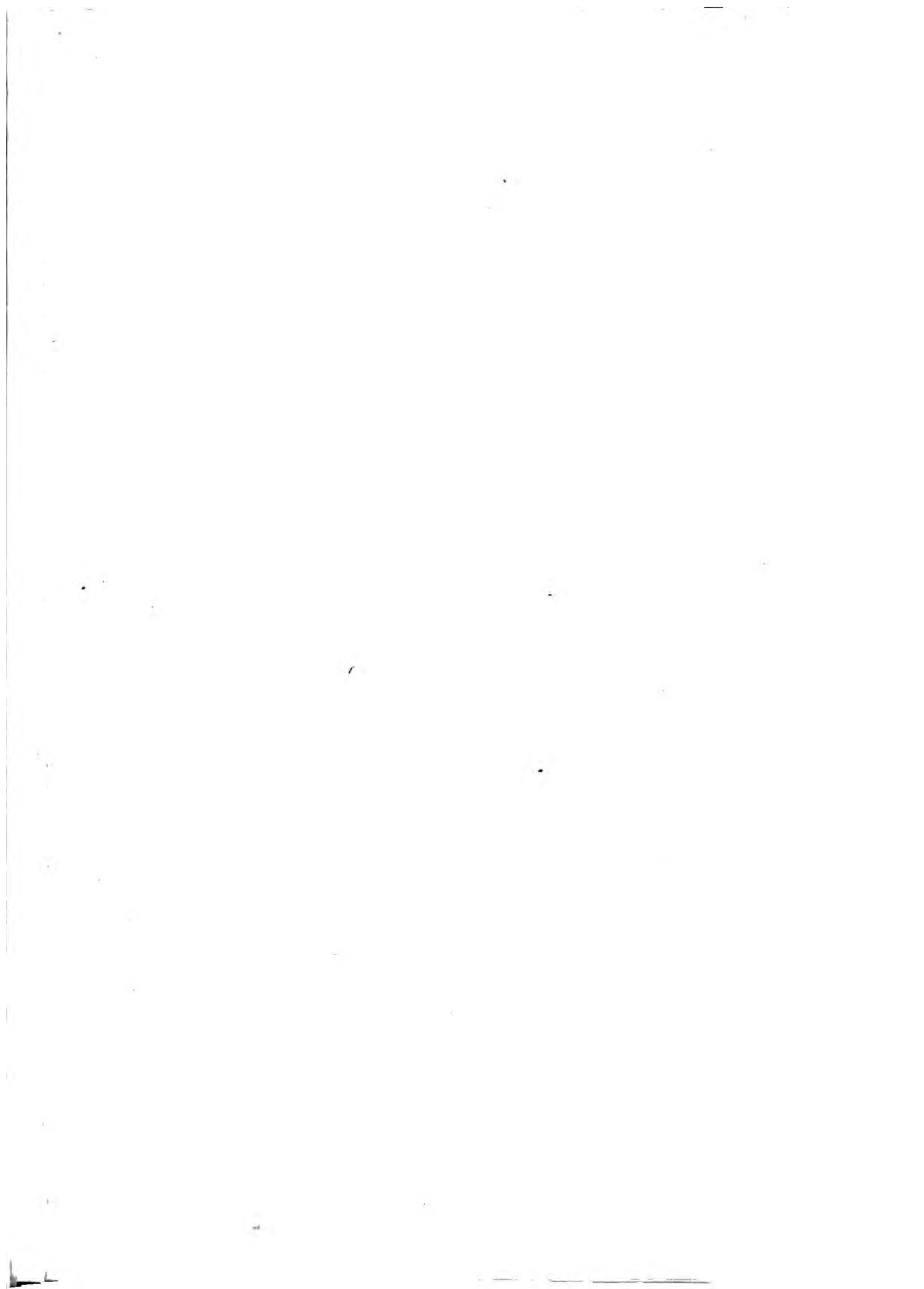
Lorsque Léopold Robert vint à Paris, en 1831, cet homme simple de caractère, et qui surtout était artiste au fond de l'âme, fut troublé et presque épouvanté du retentissement de son nom et des louanges bruyantes que l'on prodiguait à ses *Moissonneurs* et à ses autres ouvrages. Il se réfugiait dans le sein de l'amitié pour entendre parler d'autre chose que de ses peintures, et j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'observer que c'était lui être agréable que de l'entretenir de tout autre chose que de son art et surtout de son talent.

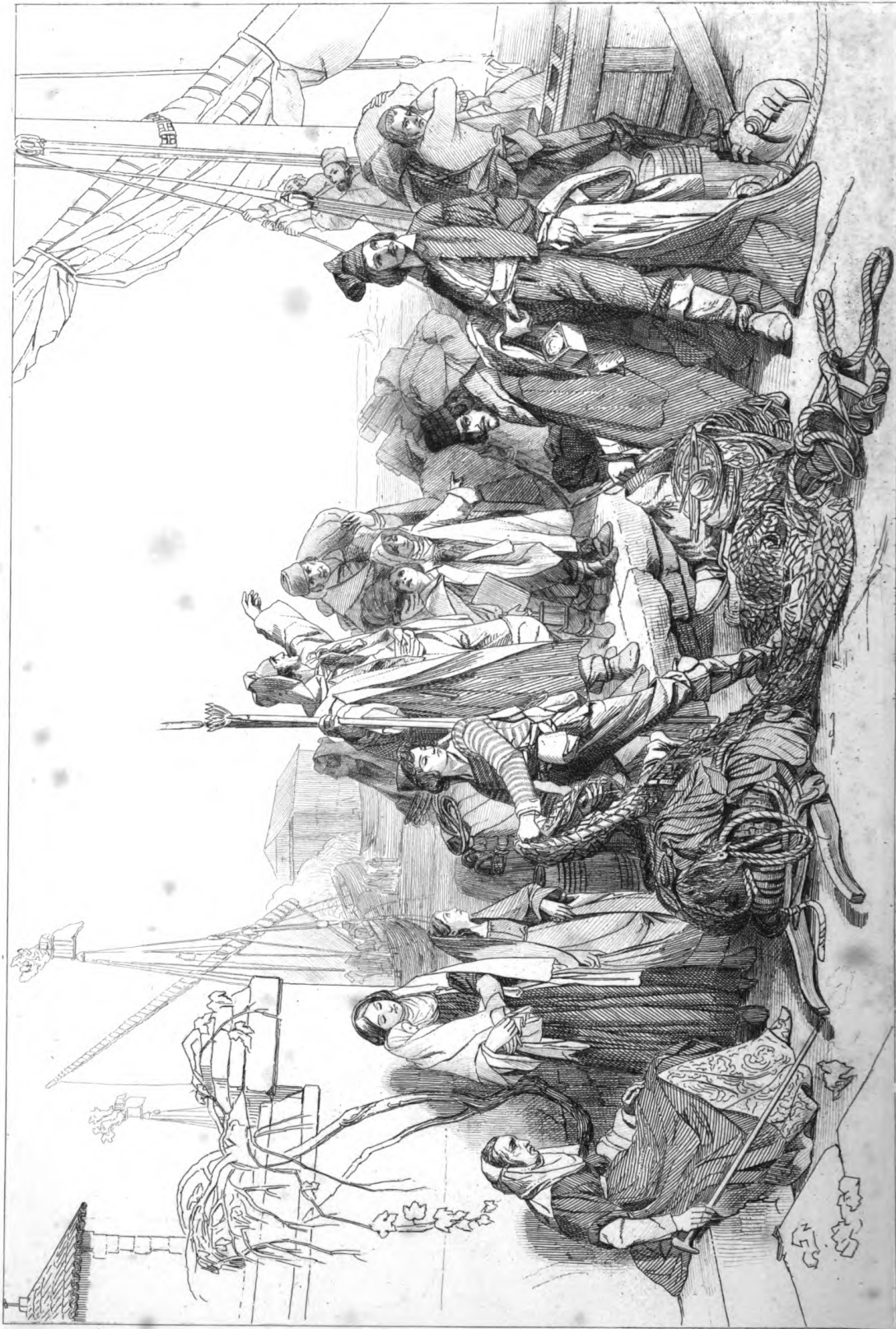
Quand un artiste médite le projet d'élever son style, d'agrandir sa manière, de passer à un ordre d'idées plus élevées, il aime assez hasarder et mûrir ses essais dans le mystère de son âme. C'était ainsi qu'avait fait

112 DESCRIPTION DES QUATRE TABLEAUX

et de l'autre toutes les figures principales étant placées sur le même plan et sur un terrain uni, presque toutes les têtes sont au même niveau. Cette indécision dans le sujet et l'uniformité dans les lignes du tableau, tel qu'il est dans cette esquisse, ont dû frapper l'artiste; aussi trouvé-je qu'il a judicieusement pensé et agi en faisant plier les filets par un pêcheur sur le devant, tandis qu'il a rejeté le patron sur un plan tout à la fois plus élevé et plus éloigné, ce qui donne de la profondeur à la composition, un mouvement plus vif aux lignes, et enfin ce qui écrit mieux le sujet : le *Départ pour la pêche de long cours sur l'Adriatique*.

Voici maintenant la description du tableau de Léopold Robert, tel qu'il est : A la couleur rougeâtre de quelques feuillages, ainsi qu'à la qualité un peu brumeuse de l'air qui voile le ciel et les lagunes, on peut juger que le départ a lieu à l'entrée de l'hiver. Au milieu du tableau et au sommet de la composition se détache sur des nuées claires, le patron de l'embarcation. Dans sa main droite il tient les instruments de la pêche de nuit, tandis que de la gauche il donne au loin un ordre relatif au départ. Près de lui sont deux enfants, l'un âgé de dix ans et vêtu de sa capote de mer, l'autre plus jeune portant la lanterne et un tableau de la madone. Ce dernier, l'œil attaché sur le patron, semble le suivre pas à pas, dans la crainte d'être laissé à terre et de ne pas faire partie de l'expédition. Le peintre a





Inscrite par Audouert

Front par Leopold Hebert

LES PÊCHEURS

donné à ce jeune enfant une expression de désir et d'impatience qui est admirable.

Sur le devant au-dessous de ce groupe, est un jeune et beau pêcheur déroulant un énorme filet. Ce personnage, le groupe dont il a été question, et deux ou trois autres marins portant des provisions et préparant les agrès, forment la partie active de la composition ; toutes les autres figures, celles des trois hommes à droite et les trois femmes à gauche, servent à développer ce qu'il y a de dramatique, de touchant, et il faut bien le dire, de si profondément triste dans l'ensemble de ce tableau.

Sur la droite, on remarque un homme dans la force de l'âge. Debout, mais appuyé et tenant sous son bras la boussole, il tourne ses grands yeux noirs vers le ciel. Son regard semble moins chercher ce que pré-sage le vent que l'avenir. Près de lui, un autre jeune homme, son frère peut-être, assis et replié sur lui-même, tient des instruments de pêche, et regarde fixement devant lui, mais sans rien voir.

A gauche, vers l'autre extrémité du tableau, est une vieille femme assise. Son regard est penché vers la terre ; et sur les traits de son visage, comme dans toute l'habitude de son corps, est empreint le découragement, compagnon ordinaire de la douleur chez les vieillards. A quelque distance de cette vieille, est une jeune femme tenant son enfant dans ses bras, et plus loin une jeune fille. La pauvre mère, immobile

et muette de chagrin, presse son enfant, sans oser lever les yeux sur son mari, sur ses frères et son père. On sent que sa douleur est si forte, qu'elle ne peut pas pleurer.

Le peintre a mis un art infini à ménager les mouvements vifs qui se rapportent directement aux apprêts du départ, parce que son idée principale était de rendre le malaise, les angoisses de l'âme, dont ceux qui partent, comme ceux qui restent, sont accablés au moment de se séparer, à l'instant où leur imagination allonge et grossit la durée et les périls d'une entreprise dont il est impossible de prévoir les résultats. Cette appréhension de ne plus se revoir, ce chagrin sourd et amer, causé par une séparation tout à la fois forcée et volontaire, sont rendus dans le tableau des *Pêcheurs*, avec une profondeur, une énergie et une simplicité, qui font de cette scène une composition incomparable.

Quelques critiques ont blâmé Robert d'avoir trop ennobli les habitants de *Chioggia*, et d'avoir exagéré la douleur d'une séparation passagère. Ce reproche pourrait être fondé s'il était adressé à un historien ; mais L. Robert a voulu être et a été évidemment poète en composant ce tableau. On est donc tenu de l'accepter comme il l'a conçu, puisque l'exécution rend complètement son idée. Aussi, pénétré de la gravité et de la grandeur de cette scène, telle qu'il l'a

imaginée, a-t-il mis tout en œuvre pour élever son style à la hauteur de sa pensée. Et cependant, bien que Léopold Robert ait trouvé le moyen de rehausser l'éclat et l'importance de ces pauvres pêcheurs de l'Adriatique, par la beauté mâle et sauvage de leurs traits, ainsi que par l'élégance tant soit peu orientale de leurs vêtements, il n'a point altéré la vérité. Dans cet ouvrage tout est simple, vrai, naïf même de forme, de couleur et d'expression (1).

J'ai fait observer déjà que les quatre tableaux dont la description précède, indiquent d'une manière précise les phases principales du talent de Robert. Peut-être ses trois premières grandes compositions, l'*Improvisateur*, la *Madone de l'Arc* et les *Moissonneurs*, par la nature gracieuse des sujets, offrent-ils plus d'attrait que les *Pêcheurs*. Mais ce dernier ouvrage, considéré sous le point de vue de l'art, renferme des qualités plus complètes et plus énergiques que tous les autres. Jamais L. Robert n'a dessiné avec tant de naturel et de vigueur tout à la fois ; jamais il n'a manié le pinceau avec tant d'habileté, et dans aucune de ses productions, il n'a porté son style à la hauteur où il l'a élevé dans ses *Pêcheurs*.

(1) Le tableau des *Pêcheurs* n'ayant pas pu être admis au salon de 1835, M. Paturle, qui en fit l'acquisition le jour même qu'il arriva à Paris, cédant aux vœux du public impatient de voir le dernier ouvrage de Léopold, se prêta à ce qu'on en fit une exposition publique au profit des pauvres dans une des salles de la mairie du deuxième arrondissement de Paris. Le prix d'entrée était fixé à un franc, et en deux mois on compléta la somme de seize mille francs.

Si ces quatre tableaux marquent l'élévation progressive de son talent, ils n'indiquent pas avec moins de précision le progrès incessant des chagrins qui dévoraient son âme. Et en observant tous les petits tableaux qu'il a achevés, entre les plus importants, on saisit encore bien mieux toutes les nuances de gravité, de douleur et de désespoir, à l'aide desquelles il déposait successivement sur la toile l'expression des sentiments pénibles qu'il éprouvait. Léopold Robert n'est pas de ces peintres qui, semblables à un miroir, réfléchissent purement les objets sans en conserver l'empreinte; il était tout à la fois le modèle et l'artiste; il humectait ses couleurs de ses larmes; et c'était son âme qu'il faisait passer dans le corps de ses personnages. C'est un homme de la trempe du Poussin et de Lesueur, dont les ouvrages sont toujours pris au sérieux, parce que c'est l'âme, la vie même de l'artiste qui y est incrustée.

Quelle direction nouvelle auraient pu prendre les idées de L. Robert, s'il eût vécu plus long-temps? C'est ce qu'il est difficile de deviner. Cependant le dernier ouvrage qu'il ait fait porte à croire qu'il avait le désir d'épurer et d'élever encore son style. Peu de temps avant de mourir, il paraissait disposé à traiter des sujets bibliques, et fit en effet une esquisse peinte, représentant le *Repos en Égypte*. Cette esquisse, que l'on vit au salon de 1836, attira l'attention de tous les connaisseurs, par la simplicité et le grandiose que

le peintre a mis dans un sujet traité déjà tant de fois. Si l'on réfléchit, en effet, à la perfection qu'apportait L. Robert à ses ouvrages par la réflexion, par l'étude et son inépuisable patience, on est autorisé à croire qu'il aurait fait une œuvre admirable, en partant de cette esquisse si remarquable déjà. On peut donc conjecturer que, si Léopold Robert avait eu la force de résister à son désespoir, ramené plus fortement que jamais alors aux sentiments religieux qui ne l'ont jamais abandonné, il se serait résigné à son sort, et aurait donné à ses ouvrages cette teinte de tristesse grave et religieuse qui distingue sa dernière esquisse, et dont on aperçoit déjà quelque apparence dans son tableau des *Pêcheurs*.

Je m'aperçois, en terminant la description critique des principales compositions de Léopold Robert, que je n'y ai signalé aucun défaut; cependant il s'y trouve des imperfections sans doute. Mais dans le talent comme dans le caractère des hommes qui ont une grande valeur et chez qui les belles et précieuses qualités dominant, je ne me trouve pas plus disposé à blâmer ce qui s'y mêle de moindre, qu'il ne me viendrait à l'esprit, après avoir admiré un beau visage, de me plaindre de ce que la partie postérieure de la tête n'offre pas la même richesse de détails, le même genre de beauté et la même vie que la face humaine. Dans le monde physique comme dans le monde moral, où tout se compose nécessairement de bien et de mal, de

beau et de laid, de supériorité et d'infériorité, et dont les productions ne peuvent jamais atteindre qu'à une perfection relative, c'est la proportion du bon avec le mauvais qui décide du goût ou de l'aversion que l'on éprouve pour elles. Or, dans les ouvrages de Léopold Robert, on peut signaler des imperfections, je le redis encore, mais je n'y ai jamais découvert de défauts et surtout point de vices. Son goût est toujours pur, sa manière toujours simple, grande et vraie.

Ce que j'avance sur la pureté de son talent, on peut l'appliquer à son caractère, à son âme qui chérissait le beau, le bon, le juste, et dont la seule imperfection fut de ne pas se défier des mauvais effets de la tristesse. Comme tous les fruits, comme toutes les plus belles productions de la nature, la belle âme de Léopold Robert eut son point noir, son germe de maladie croissant chaque jour, qui enfin causa la mort de cet artiste si habile, de cet homme si probe, si juste, si infortuné, dont les défauts même avaient quelque chose de si aimable.

FIN.



ERRATUM.

Page 3, *au lieu de* : Léopold Robert est né au mois de janvier 1794, *lisez* :
... est né le 13 mai 1794.

